

LIVRES



Le Feuilleton Page D3

Littérature québécoise Page D5

Mario Duchesneau Page D8
Formes Page D10

LE DEVOIR, LES SAMEDI 24 ET DIMANCHE 25 FÉVRIER 1996

Les règles
du jeu pour
le journaliste
écrivain

La rentrée de l'automne et de ce printemps sont fécondes en ouvrages écrits par des journalistes, qu'il s'agisse de romans, de recueils de chroniques ou d'essais. Particulièrement sensibilisés aux décrets de la critique, en perdent-ils le sommeil ou usent-ils stratégiquement de leur connaissance du milieu et de ses gens pour atteindre la consécration?

LOUISE LEDUC
LE DEVOIR

Une semaine avant la parution du recueil de chroniques politiques de Benoît Aubin, directeur de l'information à TVA et ancien du *Devoir*, de *The Gazette* et du *Globe and Mail*, les journalistes de la colline parlementaire recevaient prioritairement un exemplaire, accompagné d'un communiqué de presse les dirigeant vers le chapitre-choc sur le discours qu'aurait prononcé Jacques Parizeau advenant un OUL.

A neuf jours du lancement du *Pays en otage*, *La Presse* consacrait pour sa part toute la une de son cahier «Livres» à Miville Tremblay, photographié format géant.

Journaliste à *La Presse*, M. Tremblay ne croit pas avoir profité d'un traitement de faveur pour son ouvrage sur le financement de la dette publique mais bien d'un traitement juste: «Rares sont les enquêtes publiées au Québec aussi étoffées que celle-là, sauf peut-être celles de Jean-François Lisée», soutient M. Tremblay.

Il avoue cependant ne pas ménager ses efforts. «Après un premier livre passé presque inaperçu, j'ai changé de maison d'édition et je ne me gêne pas pour pousser dans le dos de mon présent éditeur.» Déjà il a, toutes prêtes, une liste de conférences qu'il pourrait prononcer pour marquer la sortie du *Pays en otage*.

Benoît Aubin, lui, soutient s'en remettre à sa maison d'édition, tout à fait apte à promouvoir adéquatement ses *Chroniques de mauvaise humeur*. Lui n'en a pas le temps et emparle sur un ton détaché. «Je sais bien que ce livre ne rejoindra pas autant de lecteurs que lorsque mes chroniques étaient publiées dans *L'actualité*.»

Une pratique courante

En France, la pratique des journalistes-écrivains relève de la tradition. Au Québec, si la chose est nettement moins répandue, presque tous les quotidiens ou revues littéraires spécialisées comptent dans leurs rangs au moins un critique traitant souvent du genre même dans lequel il a déjà publié.

Gabrielle Cauchy, attachée de presse chez Boréal, a pu observer que les journalistes, conscients des règles du jeu, sont plus exigeants que les autres auteurs et que leurs attentes sont plus grandes. «Mais le fait d'être un journaliste connu peut aussi jouer à leur désavantage. Les collègues seront parfois réticents, par pudeur, à parler de leur livre, et les autres médias craignent souvent de faire la promotion d'un concurrent.»

En entrevue, les journalistes ressemblent à n'importe quel auteur. Informés que l'article portera sur le phénomène des journalistes-écrivains et non sur LEUR livre, ils ne

VOIR PAGE D 2: JOURNALISTES

Plongés au cœur
des
ténébresToronto et...
Timothy
Findley

RÉMY CHAREST

Toronto, demain. Les rues sont jonchées de cadavres d'oiseaux massacrés par de mystérieuses escouades, parce qu'on les accuse follement de porter une peste pire que le sida, la sturnusémie. Des bandes de «lunistes» aux crânes rasés hantent l'obscurité des nuits urbaines. Au fond des demeures les plus huppées du très chic Rosedale, les corps plongent dans une sexualité dépravée et troublante, tandis que les esprits — ceux des enfants, beaucoup — se réfugient de plus en plus dans la folie et la dépression, amplifiant d'autant le pouvoir du terrifiant Dr Rupert Kurtz, directeur de l'Institut Parkin et personnage-titre de *Chasseur de têtes*, époustouflant roman de Timothy Findley, un des auteurs les plus importants et les plus singuliers du Canada anglais.

Mais qui est ce Kurtz, au fait? Un homme véritable ou un personnage d'un autre livre au cœur du livre? Car le Kurtz d'origine, c'est la sombre figure créée par Joseph Conrad pour son roman *Au cœur des ténébres* et revue depuis dans *l'Apocalypse Now* de Coppola. Un personnage que Lilah Kemp, une attendrissante spirite schizophrène, laisse échapper de la page 181 de son édition d'*Au cœur des ténébres*, alors qu'elle lit tranquillement dans le hall de la Grande Bibliothèque de Toronto. Un personnage dont le jeu de massacre ne pourrait être arrêté que par la venue d'un Marlow, celui qui, chez Conrad, remonte le fleuve Congo à la recherche de cet être transformé en destructeur.

Zone grise dans le noir

La réponse se trouve quelque part dans une zone grise entre réalité et fiction, une zone grise que Findley ne cherche aucunement à délimiter puisque, comme le dit le personnage clef de Nicholas Fagan, écrivain et double de son auteur, «Conrad n'était pas le premier à faire apparaître Kurtz — et il ne sera pas le dernier. Il a simplement été le premier à lui donner ce nom.»

Kurtz est donc un modèle issu de la littérature, un de ces personnages qui amplifient la réalité et que l'auteur du *Dernier des fous* a utilisé plusieurs fois dans son roman: Emma Bovary et sa calèche y deviennent Emma Berry et sa limousine blanche, qui tombe amoureuse de James Gatz, écho nouveau de Gatsby le Magnifique, tandis que Lilah Kemp se promène avec le Pierre Lapin de Beatrix Potter et, à l'inverse, qu'un certain Timothy Findley se

VOIR PAGE D 2: FINDLEY

«Il nous dit aussi
où nous en sommes.
Il nous dit: tout ce que
nous avons est ceci.
Moins de lumière.
Plus de ténébres.
[...] La civilisation,
malade, était elle-même
devenue un fléau.»

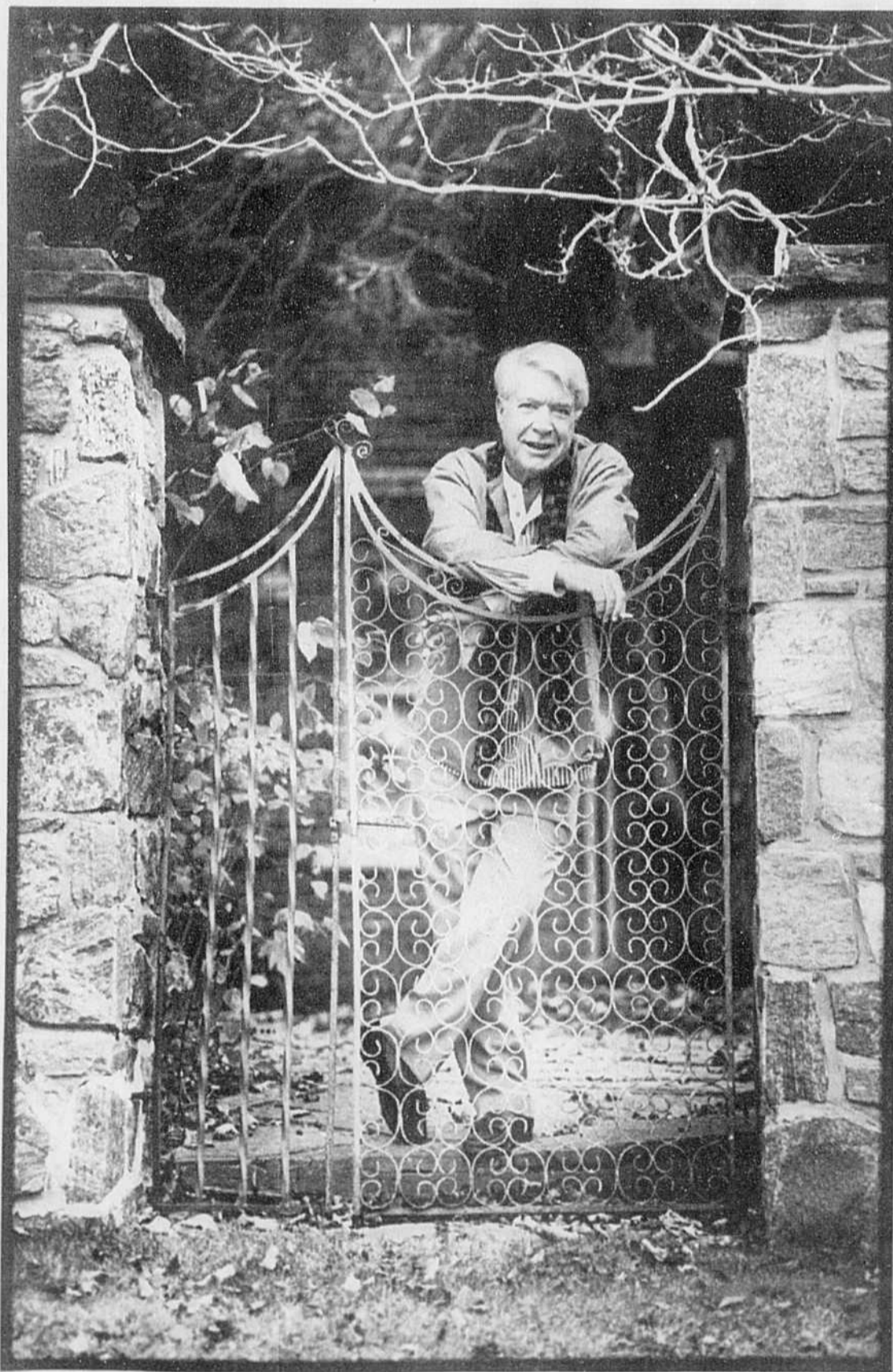
— Timothy Findley, *Chasseur de têtes*, page 381

PHOTO ELISABETH FERYN

Timothy Findley est l'un des auteurs les plus importants et les plus singuliers du Canada anglais. Son nouveau roman, *Chasseur de têtes*, est tout simplement époustouflant.L'ESPACE
QUÉBÉCOISALAIN-G. GAGNON
ALAIN NOËL

L'ESPACE QUÉBÉCOIS

ALAIN-G. GAGNON ET ALAIN NOËL

Interpellé par le monde, les régions, la nation, le Québec est appelé à définir son espace. Un ouvrage indispensable pour comprendre le débat sur la partition.

ESSAI • 306 pages • 29,95 \$

QUÉBEC AMÉRIQUE
PRESSES
MÉC

LIVRES

FINDLEY *Une lumière au cœur des ténèbres*

SÛITE DE LA PAGE D 1

retrouve patient du Parkin. Tout ça grâce à Lilah Kemp, un personnage que l'auteur a découvert comme un cadeau: «Je disais à mes amis que je voulais transposer au cœur des ténèbres à Rosedale et nous en riions tous ensemble. C'est comme placer ça à Westmount — carrément ridicule. Mais en mettant la main sur Lilah et sa capacité de faire apparaître des personnages de livres dans la réalité, je savais que je tenais la connection qu'il me fallait.»

«Le reflet de la réalité peut être plus fort dans les grandes œuvres de la littérature que dans la réalité elle-même, poursuit-il. Emma Bovary demeure un reflet des besoins et aspirations humaines, même après cent ans. Nous devons nous confronter à la réalité que ces œuvres nous montrent. La plupart des grands livres sont porteur de signes, d'avertissements: faites attention, ici, maintenant. Autrement, vous pourriez être en péril.»

L'avertissement de *Chasseur de têtes*, c'est que les ténèbres triomphantes de Kurtz sont venues nous envelopper par-delà les époques: «Au cœur des ténèbres», explique Findley dans un élan de colère sourde, il y a un personnage qui y est entré avec une grande lumière, mais qui l'a utilisée pour tout détruire. Quand l'Europe est entrée en Afrique avec la prétendue lumière de la civilisation occidentale, elle n'a fait que tout ravager sur son passage. Aujourd'hui, nous avons fait la même chose avec nous-mêmes. Regardez les ruines que laisse le monde corporatif derrière lui.»

Timothy Findley croirait-il, à l'image de son double Nicholas Fagan, «que la race humaine avait trouvée sa destinée dans l'autodestruction»? «Le pire semble prédominer, répond-il. C'est bien ce que je crois, j'en ai peur. La différence, c'est que, contrairement à Fagan, j'essaie encore de nous sortir de là.»

Cette volonté de faire briller une certaine lumière au cœur des ténèbres explique pourquoi *Chasseur de têtes* se termine tout de même sur une demi-victoire, sur la possibilité que l'univers du livre reprenne du mieux après la dernière page. Sans cette ouverture, le livre était simplement trop dur, sa violence devenant intolérable, même pour son auteur, chargé de puiser à même «le potentiel d'être [le] Kurtz qui est là, en chacun de nous.»

À la limite, cette petite dose d'optimisme était une façon de s'excuser auprès des lecteurs pour leur avoir fait traverser un territoire d'autant plus sombre qu'il est tout près de nous. «C'est une concession faite à l'endroit de tous mes lecteurs, mais aussi à mon endroit, avoue-t-il. Parce que j'ai terriblement besoin de croire qu'il existe la possibilité de l'espoir.» C'est peut-être en sejourant dans les ténèbres que l'on sent le mieux toute la valeur de la plus petite des lumières.

CHASSEUR DE TÊTES

Timothy Findley,
traduit de l'anglais par Nésida Loyer
Boréal, Montréal, 1996, 612 pages

ESSAIS ÉTRANGERS

Le dos large, Platon!

LA DÉFAITE DE PLATON,
OU LA SCIENCE AU XXI^e SIÈCLE,
Claude Allègre, Éditions Fayard,
Coll. le temps des sciences, Paris,
1995, 501 pages.



ANTOINE ROBITAILLE

Un mauvais titre ne fait pas nécessairement un mauvais livre. La défaite de Platon coiffe ici un essai courageux, voire ambitieux, reposant sur une problématique essentielle et universelle.

Il ne s'agit pas d'un ouvrage de philosophie, au sens restreint du terme. Son auteur, Claude Allègre, géologue de son état (surnommé le «pape des sciences de la Terre» à l'université de Paris VIII) a été conseiller du ministre de l'Éducation nationale, Lionel Jospin, de 1988 à 1992.

L'enseignement est d'ailleurs au centre de la réflexion de l'auteur. Allègre en a contre la primauté des mathématiques dans le système français. Utilisées largement comme outils de sélection, les mathématiques constituent selon lui un mauvais moyen. Rien pour rendre les maths populaires: «comment pourrait-on aimer l'outil destiné à vous éliminer?». Ainsi, le savoir scientifique devient un privilège pour une petite caste de sélectionnés. Ce qui provoque un clivage entre culture et science.

De plus, souvent placées au sommet de la pyramide, les maths provoquent une conception des sciences qui nuit carrément à la créativité scientifique. Cette suprématie expliquerait notamment les piètres succès des chercheurs français dans la compétition de «l'exploitation des découvertes». L'auteur écrit donc avec un brin de chauvinisme: «Une science née en Europe s'épanouit aux États-Unis; des brevets français font la fortune d'industries japonaises». Or, souligne-t-il, «nous sommes plongés dans une compétition mondiale où l'innovation devient le facteur de survie essentiel». Au passage, il se préoccupe aussi du nombre déclinant des prix Nobel français.

Claude Allègre pousse encore plus loin son analyse et rejoint le chœur de pleureuses de la République sur le populaire thème du «blocage des élites». L'obsession mathématique engendrerait la fameuse «pensée unique» française. C'est-à-dire «l'impossibilité pour nos élites d'inventer des nouvelles manières de sortir notre pays de l'inférieure spirale récession-chômage-déclin».

Les coupables, bien sûr, sont tous ces Platon, — penseurs ou acteurs politiques — qui placent les maths sur un piédestal. Une catégorie dans laquelle se retrouve, au premier chef, Auguste Comte, taxé de «catastrophe nationale» pour son préjugé favorable face aux mathématiques et aux sciences abstraites.

L'auteur, on l'a dit, ne fait pas une exégèse de la pensée de Platon. Il critique, par «pensée platonicienne», une certaine tendance à «intellectualiser»; une ligne de pensée «qui ignore l'expérience et privilégie l'esprit sur le réel». La «défaite de Platon» comporte donc son revers: la «victoire d'Aristote». En effet, l'essai recèle un plaidoyer pour l'empirisme.

Original

Dans le traitement de cette problématique, Claude Allègre se montre plutôt original. Il dresse un tableau historique de l'évolution de la science contemporaine, en remontant au siècle dernier. À travers cette fresque, le lecteur découvre, d'abord, à quel point notre temps a été «dominé, bousculé, accéléré, transformé» par la science. On le lit souvent: au cours des 130 dernières années se sont formulés les deux tiers de nos connaissances. La lecture d'Allègre a le mérite de faire réali-

ser au profane les nombreuses dimensions de cette affirmation. Ce livre, en définitive, énumère une série de pas de géant. N'oublions pas qu'au siècle dernier, l'atome n'est même pas une hypothèse sérieuse aux yeux de plusieurs chimistes réputés. Même chose pour la relativité, l'ADN, la tectonique des plaques, la radioactivité, la mécanique quantique.

L'ordinateur n'est pas concevable, ce «résultat de recherche» qui deviendra «générateur de recherche». Omniprésent en science aujourd'hui, il a déculpé les possibilités: «Il a rendu possible l'impensable (...) il va nous conduire à reconsidérer les mathématiques comme un auxiliaire des sciences».

Allègre nous présente l'épopée des grandes découvertes à travers ses héros: les Darwin, Dalton, Becquerel, Curie, Einstein, etc. Il fait ressortir les débats, polémiques, auxquels ont donné lieu les nouvelles hypothèses. Il esquisse les voies de l'avenir. L'auteur se fait vulgarisateur et chemine avec aisance tout au long du récit.

À travers ce parcours, Allègre

réussit à fonder plus solidement sa critique des mathématiques, en examinant particulièrement certains aspects de l'histoire des sciences.

«L'évolution a été anarchique», ré- pète-t-il. Ce récit contraste avec la présentation traditionnelle qu'on fait habituellement: tel un tapis qu'on déroule graduellement, la Vérité se- rait apparue à l'homme par progrès déterminés.

Au contraire, Allègre démontre que les hasards ont une grande place dans cette évolution, ainsi que le tâtonnement et l'audace de certains chercheurs; ceux qui surent tirer de tout hasard un bénéfice heuristique. Tel l'enchaînement de coups de chance qui ont mené à la découverte, par Roentgen et Becquerel, des rayons X et de la radioactivité.

Le véritable scientifique, pour Allègre, doit cultiver l'attitude de la «rigueur dans le provisoire». Il sait que son savoir n'est jamais complètement définitif. Que tout à coup, tout peut être remis en question. De ces attitudes, la créativité scientifique dépend.

Du reste, le seul test valide est l'observation directe. En science, suggère l'auteur, le «Beau n'est pas le Vrai». Un beau «modèle peut être à tout moment anéanti par l'observation». Une foi scientifique doit être placée dans l'expérimentation, dans l'incessant va-et-vient entre l'expérience et la «formalisation théorique» et non dans la contemplation d'un modèle.

L'auteur montre que les sciences contemporaines sont le produit de cette ouverture. La convergence des savoirs est le maître-mot. Il y a l'exemple de la biochimie et celui de la géologie et de la géophysique qui, jusqu'à aujourd'hui, s'igno- raient.

La supposée «défaite de Platon», vue sous l'angle d'un parti pris empirique menant à la créativité scientifique, a quelque chose de sympathique. Toutefois, ce préjugé anti-abstraction, alimenté par une méfiance de toute théorie qui n'a pas subi le test de la vérification, s'aligant de surcroît sur le credo de la compétitivité internationale, fait naître aussi un doute: une sorte de victoire d'un Descartes simplifié ou un impérialisme de la technique. On y voit le spectre de la réduction de la science à l'utile, à l'applicable et à l'instrumental.

La «défaite de Platon», dans cette perspective, n'a rien de rassurant. C'est l'incapacité de l'homme à considérer en même temps le Beau, le Juste et le Vrai. Et cela mène aux problèmes éthiques d'aujourd'hui.

Un mauvais titre, vous dis-je.

JOURNALISTES

Le journalisme compte aussi ses divas...



PHOTO LE DEVOIR

Le directeur de l'information du réseau TVA, Benoit Aubin, vient de publier ses *Chroniques de mauvaise humeur*, forçant du coup l'ancien premier ministre Jacques Parizeau à dévoiler le discours préparé en cas de victoire du OUI au référendum.

SÛITE DE LA PAGE D 1

cachent pas leur déception. «*Dom- mages*», «ce sera pour quand, le mien?» ou, pire, «je préfère que mon recueil ne soit pas traité parmi une bouillabaisse d'autres livres. Laissez faire, alors.» Vous le saviez peut-être, le journalisme compte aussi ses divas...

La critique

Et la critique? Michel Venne, auteur de *Ces fascinantes infortunes* et journaliste parlementaire à Québec, croit en être immunisé. «Je publie presque chaque jour des textes dans *Le Devoir*, je suis habitué à ce que mes textes soient publiés et subissent la critique.»

Micheline Lachance, elle, attend avec particulièrement d'impatience la première critique, celle qui donne le ton. «Surtout quand elle vient d'un critique particulièrement éminent, que les autres auront peur de contredire.»

Ces critiques ou recensions revêtent une importance cruciale. «C'est incroyable à quel point les gens se fient aux articles parus sur un livre ou à leur critique préférée dans leurs achats d'ouvrages.»

Mais l'auteur du *Roman de Julie Papineau* redoutent beaucoup plus les entrevues.

«Les journalistes ont une grande langue mais devant quelqu'un qui exerce le même métier que soi, on en oublie parfois nos barrières.» Petit matin que celui où, à nu sur une pleine page, on lit ses confidences échappées...

Librairie
GALLIMARD

3700, boul. Saint-Laurent
Tél.: 514.499.2012

Relisez-vous
Hubert Aquin?

Une table ronde sur l'œuvre d'Hubert Aquin
aura lieu dimanche le 25 février à 14 hrs.



Cette table ronde réunira

M. Bernard BEUGNOT

directeur scientifique de l'édition critique
de l'œuvre d'Hubert Aquin qui paraît en format
de poche dans Bibliothèque québécoise

M. Jacques ALLARD

responsable de l'édition critique de Prochain épisode

M^{me} Isabelle DAUNAS

professeuse de littérature à l'Université Laval

Animation: Suzanne GIGUÈRE

BIBLIOTHÈQUE QUÉBÉCOISE

l'Hexagone La littérature d'abord

Suzanne Jacob

EN SPECTACLE
au
Théâtre de Quat'sous
100, av. des Pins Est

Les 2, 3, 4 mars à 20 heures

Prix du billet: 18 \$

Réervations:
845-7277 (au Quat'sous)
Réseau Admission:
790-1245

EN LIBRAIRIE
Les écrits de l'eau
suivi de
Les sept fenêtres
Poésie 112 p. 12,95 \$

CAROLE MASSÉ
Qui est là?

Carole Massé nous trace le
portrait d'individus exilés
d'eux-mêmes et obligés de jeter
leurs masques pour espérer un
jour rentrer chez «soi».

324 p. 19,95 \$

LES HERBES ROUGES / ROMAN

LARRY TREMBLAY
The Dragonfly of Chicoutimi

Fallait-il s'appeler Larry
Tremblay et porter dans son
nom les deux langues pour
écrire un tel texte?

66 p. 12,95 \$

LES HERBES ROUGES / THÉÂTRE

LA LIBRAIRIE RENAUD-BRAY et RECHERCHES AMÉRINDIENNES AU QUÉBEC

vous invitent au lancement-débat

«À QUELLES CONDITIONS LES AUTOCHTONES
S'ASSOCIERAIENT-ILS À UN QUÉBEC SOUVERAIN?»

animé par Pierre Trudel

en présence de Josée Legault et de Roméo Saganash

à l'occasion de la parution de

Autochtones et Québécois: La rencontre des nationalismes.

Actes du colloque tenu en avril 1995.

En vente dans toutes les librairies Renaud-Bray

Le mercredi 28 février à 18 heures
à la librairie
RENAUD-BRAY

1474, rue Peel (coin Maisonneuve)
Téléphone: (514) 287-1011

LIVRES

LE FEUILLETON

Les grands garçons qui vieillissent



ROBERT LÉVESQUE

KENNEDY ET MOI
Jean-Paul Dubois
Seuil, 1996, 203 pages

Non sans humour Jean-Paul Dubois brosse dans son dernier roman — l'histoire d'un homme qui se remet à fumer, à écrire et à aimer sa femme après deux ans de panne totale — un portrait d'écrivain qui pourrait fort bien être le sien...

Il écrit: «Je n'ai jamais véritablement travaillé. En tout et pour tout j'ai bâti une maison et écrit dix livres (...) Je n'ai jamais cru en quoi que ce soit. Mes récits m'ont régulièrement rapporté un revenu décent. Seule la nécessité de nourrir ma famille m'a poussé à m'asseoir devant ma machine. Lorsque nos finances étaient au plus bas, je m'installais devant mon clavier et je racontais ce à quoi ressemblait ma vie au moment où j'écrivais.»

Il continue: «Je n'ai jamais tenu l'écriture pour une activité noble.» Il renchérit: «Dans la profession, on m'a toujours considéré comme un auteur sympathique mais secondaire. Quelqu'un de lisible mais de mineur. Un saisonnier de la littérature.» Et ce n'est pas tout, à la page 111 on tombe sur cette impitoyable phrase: «Un romancier n'a jamais été pour moi autre chose que le résultat d'un croisement hybride entre un grammairien et un concessionnaire Toyota.»

Non sans humour, donc avec risque, le romancier Jean-Paul Dubois a eu l'audace d'écrire ces choses-là, bien vilaines, sur le romancier contemporain considéré comme usinier, en tout cas comme saisonnier... Bien sûr on pourra voir là, répondant de cette description, plusieurs plumitifs connus de Paris, des gens qui ont un Goncourt en poche et rêvent d'as-

soir leurs vieux os sous la coupole du quai Conti. Il pourrait même, si l'on y regarde bien, y avoir foule...

Je pense à... oh après tout je vais me retenir, et mes excuses aux amateurs de curée, car ce n'est pas dans ce feuilleton que je jouerai les massacres façon Rinaldi le petit Corse tueur de L'Express. De toutes façons vous aurez remarqué que ces besogneux-là de l'actualité médiatico-littéraire, faiseurs de romans aux deux saisons, écrivains pressés et prétendants à la gloire, n'ont pas vraiment leur place ici. Je vous épargne, chers lecteurs... Et l'on m'en sera reconnaissant...

De Jean-Paul Dubois, qui joue avec le feu en écrivant de telles choses, je vous ai causé déjà (*La vie me fait peur* au feuilleton du 1^{er} octobre 1994), et je vous en cause un brin à la parution de *Kennedy et moi*. Il y a chez ce saisonnier qui ne s'ignore pas un écrivain de poids léger, certes, comme chez les boxeurs, mais dans ses romans, qui sont purement des romans de gars — le narrateur est égocentriquement séducteur et la femme est à conquérir, à fuir et à reconquérir sans cesse —, on reconnaît au détour la souplesse tragi-mélancolique de la fuite incessante du mâle à travers les champs, la politesse du séducteur désespéré, l'élégance devant la monstruosité de la vie vue par les grands garçons qui vieillissent... Bref il y a un style Dubois, ou un ton si vous voulez...

Toulousain, Jean-Paul Dubois semble d'abord — si on le lit bien — se désespérer de n'être pas né aux USA. De ne pas être fils de Roth, de Carver ou d'Updike. Il cherche désespérément à écrire américain dans un parfait français, et sa cartographie innommée respire le bungalow, l'océan, la route et la Californie de Marlboro. Ainsi dans *Kennedy et moi*, où la figure du grand assassin de 1963 sert d'appoint à la redécouverte du goût de fumer, d'écrire et de baiser sa femme, on ne trouve aucun repère sur la ville où cela se passe.

Samuel Polaris n'y a pas écrit un mot depuis deux ans, il s'achète un Colt 45, il marche sur la plage; sa femme, qui a un amant à l'hôpital où elle travaille, le fait vivre; il va déménager son bureau de l'étage ensoleillé à la sombre cave, il déteste ses enfants

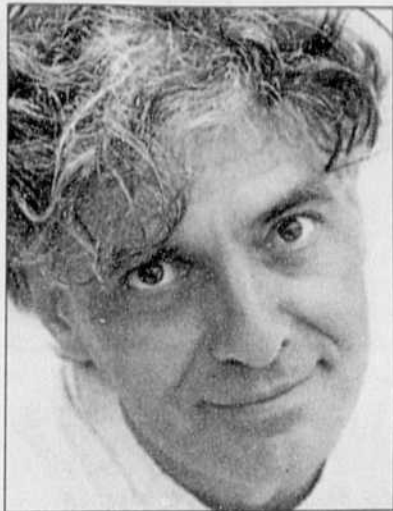


PHOTO JOHN FOLEY

Jean-Paul Dubois

(«je désirais un fils et j'ai eu deux abrutis»), et il va mordre un dentiste qui lui a fait un mauvais ouvrage de bouche. Mais surtout — épisode central — il vole à son psychanalyste, qui la dissimulait dans sa poche durant les séances et la tâtait comme... un bijou de famille, une montre de marque Hamilton ayant appartenu à John F. Kennedy...

Il ne faut pas chercher de liens habituels entre ces mouvements. Samuel Polaris ne tuera pas l'amant de sa femme, ni sa femme; il ne va pas sombrer dans la dépression ni se tuer; il ne va pas spéculer sur la revente de la montre de JFK dont il a pris possession à la pointe du revolver. Les héros finement désœuvrés de Dubois n'ont pas de ces banalités. Ils ont la quarantaine dandy, et s'ils ne passent jamais à l'action ils passent ailleurs et fuient, car la vie leur fait peur...

Sous le style, sous l'histoire, sous la marque Dubois, on trouvera un inex-

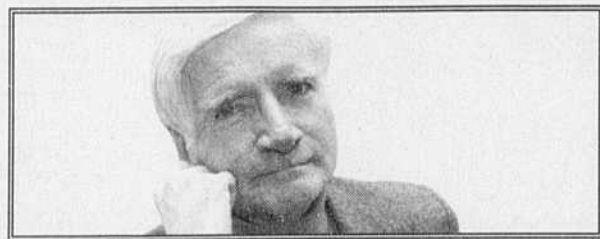
tricable nœud fait de désir et de nostalgie à la fois, et plus précisément de puissance paternelle idéalisée et d'impuissance filiale à gérer. Ce quadrangulaire qui traverse ses romans, qu'il s'appelle Paul Zimmerman, Paul Siegelman, Paul Osterman ou Samuel Polaris, est un fils unique qui a idéalisé son père et qui se refuse à en être un à son tour. C'est systématique. Roman de gars, vous dis-je. Le père fort et le fils faible, et celui-ci doit retrouver la puissance de celui-là pour performer, c'est-à-dire pour retrouver la dignité du père formé...

La figure du père puissant et exemplaire (relayée par celle de Kennedy dont Polaris va s'emparer du pénis-montre — car il croyait que son psy se masturbait durant les séances lorsqu'il tâtait dans sa poche la montre gravée JFK *Brookline 1962*) occupe chez Dubois tout le centre quand celle de la mère ou de la femme est périphérique, enfuie, diffuse, trompeuse ou absente. Dans *Kennedy et moi* le père est mort depuis des années mais sa présence est là, car cet écrivain bloqué durant deux ans (littérairement, sexuellement, paternellement) se rassure en pensant à son géniteur, à sa solidité, à ses conseils de fonceur, aux cigarettes jadis grillées ensemble...

Se remettant à fumer, à écrire, et à baiser sa femme (qui abandonnera son amant aussi sec), Samuel Polaris, la montre de Kennedy bien en poche, a sa virilité rassurée. Le cher et vieil Alberto Moravia prenait moins de détours dans ces chemins-là. Il avait écrit *Moi et lui*, le roman d'un homme dialoguant ferme avec son pénis dominant. Et c'était beaucoup plus drôle. Chez Dubois, c'est tristounet et assez naïf. Les grands garçons qui vieillissent ont de ces fragilités...

LES PETITS BONHEURS

Retour au pays natal



GILLES ARCHAMBAULT

AUGUSTE LE MARIN

Knut Hamsun, traduit du norvégien par Marguerite Gay et Gerd de Mautort, Livre de Poche, collection «Biblio», Paris, 1995, 383 pages

Knut Hamsun est mort il y a 44 ans. Il avait eu le temps de vivre tout son souf, étant mort à 92 ans, ayant bourlingué aux États-Unis et en Europe, flirté avec le communisme et opté pendant la Deuxième Guerre mondiale pour l'occupant nazi.

Auguste le marin n'est certes pas un sommet de son œuvre romanesque. On n'y trouvera pas la fascination de *La Faim* ni même le profond intérêt de *Sous l'étoile d'automne*. Qu'est-ce qui motive donc notre bienveillance de lecteur à l'égard de ce roman à thèse?

J'avancerais qu'Hamsun est un merveilleux conteur. Les personnages qu'il crée ne sont jamais indifférents. Hamsun n'a jamais ménagé ses attaques contre le réalisme prôné par Zola ou par Maupassant, mais cette préférence ne l'empêche pas de mettre sur pied un cadre social réel, de l'animer par des personnages qui n'ont rien de plats porte-parole des idées de l'auteur.

A vrai dire, le message n'apparaît clairement que vers la fin du roman. C'est Joakim, personnage épisodique du livre qui l'exprime: «[Auguste] était une manifestation de l'esprit du siècle, il donnait d'une main et prenait de l'autre — alors quel avantage en retirait-on? Il avait développé Polden-sur-Mer à la fois en bien et en mal, il desséchait les marais, mais il poussa à la spéculation.»

Hamsun a toujours eu un faible pour les usurpateurs, les magiciens. Lorsque Auguste arrive dans le petit village perdu de son enfance, il apporte avec lui la fascination des ailleurs. Il prétend avoir connu les expériences les plus mirobolantes. Pourtant il est pauvre comme Job. C'est par la parole qu'il donnera vie à ce hameau norvégien qui survit péniblement des aînés de la pêche au hareng. Autre détail important, Auguste n'a rien d'un séducteur, il n'est plus jeune. Quoi qu'il en ait, les femmes ne succombent pas aisément au charme qu'il n'a plus. C'est un créateur d'illusions, qui apporte à Polden-sur-Mer un vent de folie. Le miracle est de courte durée, Auguste a vu trop grand, a mal jaugé la capacité de ses concitoyens à s'adapter. Avait-il raison ou tort? Il quitte son village comme un criminel pendant que s'annonce un événement qui fera peut-être la fortune de Polden-sur-Mer. Mais est-ce si sûr? «Il fallut du temps pour surmonter la crise... La situation empira, pas de hareng, famine et désespoir...»

Auguste, réveur impénitent, charmeur aux dons périmés, a réussi à convaincre ses compatriotes d'ouvrir une banque, les a amenés à planter des sapins alors qu'ils avaient besoin de nourriture. Il a tenté de faire pénétrer le vaste monde civilisé, mécanisé dans un coin éloigné de la Norvège. C'est là qu'est son crime.

Au moment de la publication d'*Auguste le marin*, Hamsun a 71 ans. Il se dirige de plus en plus vers une dénonciation féroce des valeurs de la démocratie. Dix ans auparavant, on lui avait décerné le Nobel de littérature. Il n'est pas toujours bon que les écrivains vivent vieux.

Francine D'AMOUR



«DES PERSONNAGES QUI JOUENT LEUR RÔLE À MERVEILLE, QUI IMITENT PARFAITEMENT LA VIE, QUI NOUS RESSÉMBLENT, RESSEMBLENT À NOS VOISINS, OBSERVENT, JAUGENT, JUGENT EN ENVIAANT LEUR PROCHAIN, MAIS QUI SONT, EN VIE.»

Marie-Claude Fortin, Voir

PRESQUE RIEN

roman

PRESQUE RIEN ALLIÉ AVEC VIRTUOSITÉ LÉGÈRETÉ ET PROFONDEUR, AFIN DE RÉVÉLER LE SECRET QUI SE CACHE DERRIÈRE CHAQUE VISAGE, CHAQUE EXISTENCE.

Boréal
Qui m'aime me lit.

Champigny

François Gravel
Miss Septembre
24,95
19,95
MISS SEPTEMBRE
Ed. Québec/Amérique

James Patterson
Et tombent les filles
29,95
22,95
Suspense & Cie
Ed. J.C. Lattès
ET TOMBENT LES FILLES

ALBERT JACQUARD
Le Souci des pauvres
14,95
11,95
LE SOUCI DES PAUVRES
Ed. Flammarion

Gilbert Sinoué
Le Livre de saphir
24,95
19,95
LE LIVRE DE SAPHIR
Ed. Denoël

John LE CARRÉ
NOTRE JEU
29,95
22,95
NOTRE JEU
Ed. Seuil

Anne Rice
Taltos
34,95
27,95
TALTOS
Ed. Robert Laffont

LE PETIT LAROUSSE ILLUSTRÉ 1996
64,95
44,95
LE PETIT LAROUSSE ILLUSTRÉ
Ed. Larousse

LISE THOUIN
De l'autre côté des choses
24,95
19,95
DE L'AUTRE CÔTÉ DES CHOSSES
Ed. Libre Expression

Marc-Danielle Goffin
Le grand détour
17,95
13,95
LE GRAND DÉTOUR
Ed. La Courte Échelle

Sylvain Plass
Zombi Blues
17,95
13,95
ZOMBI BLUES
Ed. La Courte Échelle

MARIE GRAY
Nouvelles histoires à faire rougir
16,95
12,95
NOUVELLES HISTOIRES À FAIRE ROUGIR
Guy Saint-Jean Éditeur

LE ROBERT & COLLINS SUPER SENIOR
115,00
89,95
GRAND DICTIONNAIRE FRANÇAIS-ANGLAIS ANGLAIS-FRANÇAIS
LE ROBERT & COLLINS SUPER SENIOR
Ed. Le Robert

Promotion
Avec tout achat de 100\$ et plus, obtenez gratuitement un agenda Parkstone d'une valeur de 49,95 jusqu'à épuisement des stocks.
PRIX EN VIGUEUR DU 24 FÉVRIER AU 1^{ER} MARS 1996

GRANDE SURFACE	SUCCURSALES
4380, rue Saint-Denis 844-2587 ouvert de 9h à 22h, 7 jours Mi-Royal rue Drolet, via rue Mi-Royal	371 Laurier O. 277-9912 Carrefour Angrignon 365-4432 Mail Champlain 465-2242 Centre Laval 688-5422

LIVRES

TRUFO MISTO

Retour du grand Le Carré

NOTRE JEU

John Le Carré, traduit de l'anglais par Mimi et Isabelle Perrin, Éditions du Seuil, Paris, 1996, 365 pages.



John Le Carré

Il y a 24 ans de cela, John Le Carré avait tâté du sentiment amoureux, et uniquement de lui, à la faveur de la confection d'un roman intitulé *Un amant naïf et sentimental*. Et alors? Il avait raté son coup, il était passé à côté de la plaque. C'est lui, l'homme des constructions savantes qu'il avait constaté.

Dans la foulée de cet échec, ce gentleman du verbe composa sa trilogie Smiley. Ce fut *La Taupe*, *Comme un collègue* et *Les Gens de Smiley*. Ce fut le succès, l'énorme succès. Mais hélas! Trois fois hélas! A cause de cela, cette notoriété dans tous les petits coins du globe, on a réduit l'art de Le Carré au rôle d'écrivain de la géographie politique.

Evidemment, il est cela. Mais il n'est pas que cela. Il est davantage que cela. Le Carré est géopoliticien et sentimental, élégant et ironique. Il est un écrivain complet, John Le Carré. *Notre Jeu*, son dernier roman, c'est l'amant, non pas naïf mais jaloux, et sentimental augmenté évidemment d'une intrigue. De ce côté-là, *Notre Jeu* s'apparente bien plus au roman policier qu'au roman d'espionnage.

Cela commence ainsi: «Larry disparut officiellement de la scène du monde le deuxième lundi d'octobre à 11h10, lorsqu'il ne parut pas à sa première conférence de la nouvelle année universitaire.» Larry qui? Larry Pettifer. Que fait-il? Il aime. Il aime davantage qu'il ne travaille. Il est du genre amoureux et non planificateur de sa retraite. Il aime... Emma comme dans *Emma Bovary*. Evidemment.

Et elle, qui est-elle? La compagne de Tim Cranmer. Et lui, qui est-il? Un ex-bonze des services secrets british qui coule des jours tranquilles dans un manoir situé au sud de l'Angleterre. Cranmer est le type même du gentleman farmer. Il fait dans la vigne. Avant, lorsqu'il avait une position, lorsqu'il concoctait des coups fourrés pour répondre aux coups fourrés de tiers, il avait un «joe». Il était le patron de Larry Pettifer.

Mais voilà: Tim Cranmer n'est pas George Smiley. Il n'a pas le flegme du vieux George. Il n'est pas animé de ce détachement qui distinguait Smiley dans ses relations avec «Anne chère Anne». Tim Cranmer est un possessif. CQFD: il est un compulsif donc enclin au geste décisif. Alors lorsqu'il constate que Emma et Larry... Vous voyez le genre. Il décide de tuer Larry dans l'espoir de kidnaper pour toujours la belle Emma.

Puis? Une nuit, dans un coin reculé d'une campagne anglaise aussi ténébreuse que celle des hauts du hurlement, il empoigne Larry. Il cogne. Il le noie dans un étang. Il croit l'avoir tué. Il s'est trompé.

Notre Tim Cranmer a oublié, a sous-estimé deux choses: l'homme des coups fourrés, celui qui croisait le fer, l'homme de terrain, c'était Larry; lui, Tim, était membre de la caste dirigeante. Celle qui conçoit les coups de Jarnac mais qui évite de se salir les mains. Bref, Larry c'était les pubs, Tim les clubs privés.

Larry disparaît. Les flics cuisinent Tim qui comprend vite que Larry a élargi la passion qu'il éprouve pour Emma aux Ingouches et aux Tchétchènes. Alors Tim prend la poudre d'escampette. Il fuit les autorités pour sauver... Emma et Larry! Parce que Tim Cranmer a saisi,

avec effroi d'ailleurs, que ce couple s'est embarqué dans une aventure vouée à une fin brutale, sanglante. De fuyard, l'ex-as des services secrets se transforme en détective.

Il remonte la filière idéaliste davantage que gauchiste que fréquentait Larry Pettifer. Il découvre un cadavre ici, un autre là, un troisième là-bas. Il ne se décourage pas. Loin de là. Il poursuit même s'il est pris entre l'arbre et l'écorce. Il suit les traces. Il devient éclairé. Il devient surtout homme de terrain. Et il comprend... Il comprendra si bien que lorsqu'il se retrouvera au fin fond de l'Ingouchie, il sera rempli de regrets.

Notre Jeu, c'est passionné, c'est brillant, c'est désabusé. C'est le meilleur Le Carré depuis *Un pur espion*. C'est mieux que *Le Directeur de nuit* et *La Maison Russie* parce qu'il a réussi sa transformation. Il s'est libéré du carcan politique dans lequel on voulait l'enfermer pour mieux examiner le mal au cœur comme on dit le vague à l'âme.

La phrase du livre? Pratiquement la même que celle de *L'espion qui venait du froid*. Page 338: «Souvenez-vous de la blague que Staline aimait bien: Trois cadavres dans un fossé après un accident de voiture, c'est une tragédie nationale. Mais une nation entière déportée et à moitié exterminée, c'est une statistique.»

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Le Québec, entre anglophobie et utopie

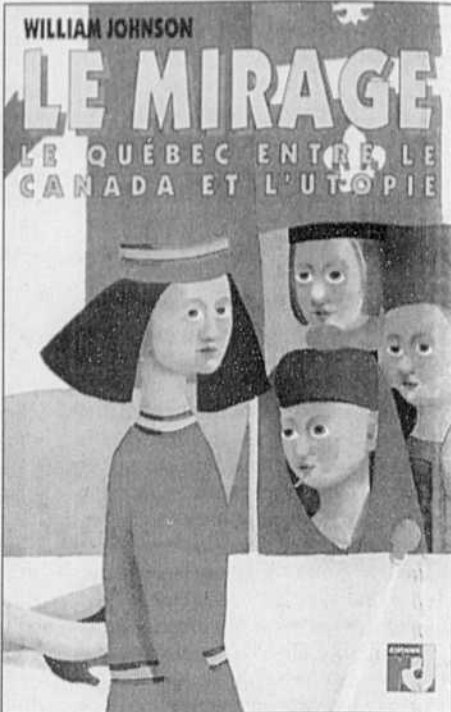


ROBERT SALETTI

LE MIRAGE
(LE QUÉBEC ENTRE LE CANADA ET L'UTOPIE)

William Johnson, traduit de l'anglais, Éditions RD, Montréal-Paris-Toronto, 1995, 443 pages.

L'auteur, chroniqueur national à *The Gazette*, ancien chef de bureau du *Globe and Mail* à Washington et lauréat de plusieurs prix de journalisme, est bien connu pour ses prises de position fortes sur la question du Québec. Ce n'est pas moi qui le dis, c'est l'éditeur de William Johnson. Il faut bien sûr entendre «fortes» au sens anglais de «fermes», de «bien arrêtées». *Le Mirage*, son deuxième ouvrage, est paru juste avant le dernier référendum, dans une conjoncture hautement volatile. William Johnson est souvent perçu comme un radical et son nom était associé cette semaine encore (voir le texte de Hamilton Jacques Renaud, dans *Le Devoir* de mardi) à ceux de Diane Francis (*Financial Post*) ou du Anglophone Assault Group comme exemple d'extrémisme anglo-canadien. Comme, à l'instar de plusieurs Québécois francophones, je fréquente très peu *The Gazette* (je ne m'en vante pas, mais je ne m'en excuse pas non plus), la lecture de *Mirage* est devenue l'occasion d'aller voir ce qui en est réellement. Disons-le d'emblée, *Le Mirage* est un livre partisan écrit par un analyste sérieux de la scène politique. Il n'en a pas la forme, mais ses conclusions sont presque celles d'un pamphlet. *Le Mirage* recense toutes les étapes de l'histoire récente des relations Québec-Ottawa, à la fois à la manière documentée d'un journaliste et à la manière, idéologiquement teintée, d'un éditorialiste qui parlerait au nom de son groupe social. A la décharge de l'auteur, la thèse défendue n'est en aucun temps cachée ou sous-entendue. Les deux premiers chapitres du *Mirage*, intitulés



chapitres. Pierre Trudeau, en grand pourfendeur du nationalisme québécois, ce n'est pas une surprise, sort grand gagnant de ce tour d'horizon du contentieux Québec-Ottawa. Nonobstant la part de mérite ou de blâme qui revient à l'ex-premier ministre du Canada, j'ai été agacé par le recours occasionnel à des citations de Trudeau lui-même comme preuve de sa bonne foi. Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il est difficile dans le contexte actuel de donner à M. Trudeau le bénéfice du doute.

De manière générale, on peut dire que ce que M. Johnson met en cause, c'est le nationalisme proprement dit. A sa façon qui est un peu boiteuse, l'analyse rejoint la grande tradition libérale anglo-saxonne de nécessaire et radicale méfiance envers l'État, de même que le courant actuel de ceux qui disent non au nationalisme traditionnel et qui prétendent que les nations ne peuvent plus se contenter d'exister par elles-mêmes, qu'elles doivent s'inscrire dans des ensembles qui les dépassent.

L'exemple européen saute ici aux yeux, mais il n'est pas développé. Comme n'est pas développé d'ailleurs le lien du fédéralisme canadien avec le nationalisme.

L'ouvrage n'est pas non plus exempt de contradictions. L'auteur nous dit d'une part, page 52, que la tentation totalitaire des élites québécoises tient à leur désir d'imposer leur nationalisme par des lois (linguistiques ou autres) et par des changements constitutionnels. En d'autres termes, que le nationalisme est d'autant plus débilissant qu'il s'appuie sur des béquilles légales et sur l'unique volonté d'élites déconnectées de la réalité. Ce qui n'empêche pas, par ailleurs, M. Johnson, à la toute fin de son exposé quand il discute de la situation post-référendaire de 1995, de brandir le droit international pour déclarer que toute sécession est illégale, sauf dans un contexte colonial (p. 417). La partition du Québec entraînerait le système légal actuel dans un chaos indescriptible, affirme-t-il à plusieurs reprises. Et l'auteur de citer, à l'appui de ses dires, un groupe d'experts juridiques invités dans le cadre de la Commission Bélanger-Campeau, la presse anglophone et le dernier en date des ministres des Affaires indiennes, Ron Irwin lui-même.

Finalement, si le nationalisme québécois est tributaire de l'aveuglement de ses élites, qu'en est-il du nationalisme canadien? Les élites canadiennes-anglaises sont-elles plus proches de leurs commettants? Il est sans doute vrai que le nationalisme québécois a une dimension utopique au sens où il refuse de voir les difficultés inhérentes à une séparation et la remise en question du concept de nation que suppose la démocratie moderne. Mais le Canada est-il tellement plus avancé sur ce plan? L'analyse aurait eu avantage à déboucher sur une synthèse plus large plutôt qu'à se replier sur ses prémisses. Certains arguments auraient paru moins suspects.

Je n'ose croire, toutefois, que c'est à cause de ces aspects négatifs que le nom du traducteur n'apparaît pas sur la page de titres. Celui-ci a préféré demeurer dans l'anonymat, nous avertit l'éditeur. Peut-être obtiendrait-il son nom, semble-t-il, en écrivant à l'éditeur. Celui-ci niche à Westmount.

Selon William Johnson, dernière étape logique d'un atavisme qui remonte à la Conquête, l'anglophobie des Québécois francophones a trouvé son ancrage politique dans ce qu'il appelle l'État ethnique

CONCOURS

Sous la couverture
Dimanche à 16h



LE DEVOIR

Courez la chance de gagner:

1^{er} prix Deux billets d'avion à destination de Genève sur les ailes de swissair

2^e prix Deux bons d'achats: 1000\$ Chez Champigny 1000\$ Chez RENAUD-BRAY

3^e prix Les "best-sellers" de l'année offerts par les éditeurs et remis par LA LIBRAIRIE DU SQUARE et HERMÈS

aussi chaque semaine, un gagnant recevra 4 ouvrages présentés lors de l'émission*... et un abonnement à la revue littéraire Lettres québécoises

*Pour se qualifier au tirage, les participants doivent identifier correctement le livre d'où sera tirée la phrase mystère qui sera lue en ondes lors de l'émission

Sous la couverture, le dimanche à 16 h

Chaque participant doit faire parvenir le bon de participation suivant à:

Concours Sous la couverture - Le Devoir
a/s Journal le Devoir, 2050, rue De Bleury, 9^e étage, Montréal, (Québec) H3A 3M9

Gagnant(e) de cette semaine: Madame Jeanne-d'Arc Neveu Laval (Québec)

SRC Télévision
LE DEVOIR

20-4593-17
Les règlements de ce concours sont disponibles au journal Le Devoir.

Réponse
Nom
Adresse
Ville
Code postal
Téléphone (Bur.) (Rés.) (Télic.)

L'ÉCHANGE
DISQUES COMPACTS, LIVRES, CASSETTES, DISQUES, BD
OUVERT 7 JOURS 10h à 22h
CHOIX ET QUALITÉ
3694 St-Denis, Montréal Métro Sherbrooke 849-1913
713 Mont-Royal Est, Mtl Métro Mont-Royal 523-6389

BEST-SELLERS
CETTE SEMAINE CHEZ
LIBRAIRIE GÉNÉRALE FRANÇAISE
ROMANS QUÉBÉCOIS
1-LE PETIT HOMME TORNADE, R. Carrier - éd. Stanké
2-PRESQUE RIEN, F. d'Amour - éd. Boréal
3-LE DÉSIR FANTÔME, J. Stanton - éd. Leméac
4-ZOMBI BLUES, S. Péan - éd. Courte Échelle
ESSAIS QUÉBÉCOIS
1-HISTOIRE POPULAIRE DU QUÉBEC, T. Z. J. Lacoursière - éd. Septentrion
2-LES PREMIÈRES NATIONS DU CANADA, O.P. Dickson - éd. Septentrion
3-CHRONIQUES DE MAUVAISE HUMEUR, B. Aubin - éd. Boréal
ROMANS ÉTRANGERS
1-THÉRAPIE, D. Lodge - éd. Rivages
2-LE TESTAMENT FRANÇAIS, A. Makine - éd. Mercure de France
3-NOTRE JEU, J. Le Carré - éd. Seuil
4-LA PROMENEUSE D'OISEAUX, D. Decoin - éd. Seuil
ESSAIS ÉTRANGERS
1-LE SOUCI DU PAUVRE, A. Jacquard - éd. Flammarion
2-LA ROUTE DU FUTUR, B. Gates - éd. Robert Laffont
3-LA PEUR DE L'ÂGE, E. Jong - éd. Grasset
LIVRE JEUNESSE
1-UNE VILLE IMAGINAIRE, J. Savoie - éd. Courte Échelle
LIVRES PRATIQUES
1-GUIDE MONDIAL 95 D'ÉCONOMIE ET DE GÉOPOLITIQUE, H. de Beaufort - éd. Cherche midi
2-LE ROBERT ET COLLINS SUPER SENIOR - éd. Le Robert
COUP DE COEUR
1-ROUGE DÉCANTÉ, J. Brouwers - éd. Gallimard
10, rue de la Fabrique, Québec (418) 692-2442

LIVRES

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

L'heure mauve, ou ce qui bouge quand rien n'arrive



JACQUES ALLARD

PRESQUE RIEN

Francine D'Amour, Éditions du Boréal, Montréal, 1996, 271 pages

Cette heure creuse qui sépare le jour de la nuit est un moment difficile à passer surtout quand elle se remplit des menus événements de la journée et à observer ce ciel lourd qui stagne au-dessus de la ruelle de l'avenue du Parc et menace à tout instant de tomber sur la tête de ses habitants il me prend l'envie d'enfourer la mienne sous une avalanche de couvertures jusqu'à la venue de l'hiver [...]

Ainsi glissent les réflexions d'une correctrice d'épreuves, en un samedi caniculaire de la mi-septembre, à Montréal: discours bien ordonné mais dont la ponctuation s'abandonne au rythme des humeurs et de la lumière, puis des événements de l'entourage où furète l'œil, accroché à tout ce qui dévale dans une ruelle et ses alentours. Dominique Légaré vit l'égarément que dit son nom, ne réussissant pas à coïncider avec son personnage de célibataire (quadrangulaire ou milieu de la trentaine?) sans enfant, sans parents, sans amour. Elle n'a pas à sa disposition cet autre qui nous définit. L'altérité qui nous fait, comme dit Lévinas. Elle la cherche, l'espère, ce sera LUI, bien sûr. Comment vivre sans histoire?

La vie intervallaire

C'est là-dessus, sur le gâchis de parcours, le non-être appréhendé, que se construit le nouveau roman de Francine D'Amour, celle dont on attend les livres depuis que son premier (*Les dimanches sont mortels*, 1987) l'a fait remarquer en obtenant le prix de l'Académie. J'ai dit, à sa parution, la grâce du livre précédent (*Écrire comme un chat*, 1994) où la poétique, moquée par le titre, se proposait dans la métaphore de la peinture sur soie. Son *Presque rien* va plus loin, arrivant à la hauteur de certains des meilleurs livres que je lis ici depuis bientôt quatre ans.

Je pense en particulier à *Des mondes peu habités* (1992) de Pierre Nepveu, à la *Vie provisoire* (1995) d'André Major, au récent *Milieu du jour* d'Yvon Rivard ou encore aux *Soifs* de Marie-Claire Blais. Pour m'aviser tout à coup qu'il s'agit sans doute d'une tendance, celle de Boréal ou tous se retrouvent? celle du siècle finissant dans la panne, l'inter valle, le crépuscule?

Dominique regarde donc vivre son quartier pendant vingt-quatre heures, entre l'enterrement matinal de son patron, à Saint-Viateur, et le gala nocturne des éditeurs à l'hôtel Plaza, au centre-ville; entre la boutique de son coiffeur homo, rue Laurier, et la maison de son psychiatre d'Outremont. Aux abords, il y a encore le petit gros libraire du boulevard Saint-Joseph que les Lolitas font déborder, le jour dans son arrière-boutique, la nuit dans sa vieille Phoenix. Et Manon, la grosse schizophré-

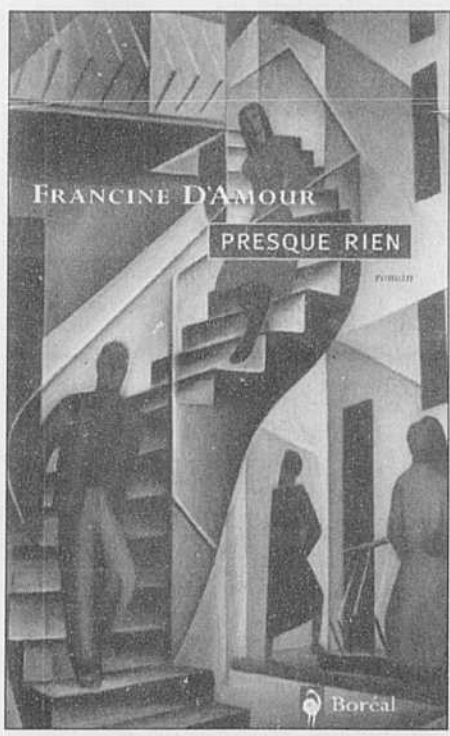
ne de vingt ans qui se prend pour une gardienne d'enfants.

Le cocon montréalais

Tous ces personnages menacent la vie de la ruelle, entre-deux par excellence de l'espace montréalais. Certains pourraient lâcher leurs monstres contre les enfants chéris de ce cocon, là où s'étiole la comédienne Mireille, où catinent Ariane et son mari, éperdus d'admiration devant leur petit Lou, où caquette Anne-Marie, la chroniqueuse des arts, avec le Papou si cher à Noémie (11 ans) et Raphaël (6 ans)... C'est sur cet arrière-cour que s'ouvre l'appartement de Dominique, la «voyeuse» qui aime se montrer et se faire prendre par un professionnel, Étienne, l'artiste photographe: l'œil, mais aussi les bras de l'étreinte, arrière-évidemment, car la «femme de rêve» se réduira à un passage, une image anonyme. Comme si voir et n'être que vu pourrait dire ici l'enjeu.

D'où le privilège de cette «heure creuse» qu'aime tant Dominique, ce crépuscule du soir ou du matin cher à Baudelaire, «l'heure mauve» si fortement dessinée par Ozias Leduc. La curieuse veut voir aussi ce qui bouge quand rien n'arrive. Par exemple, l'horreur qui s'insinue déjà. Eh! bien, non, on peut encore la tenir à distance, dans le «je ne sais quoi» ou le «presque rien», l'instantané, le provisoire, comme l'illustre si bien la narration conventionnelle qui vient doubler, contenir, les soliloques de la correctrice.

Voilà un autre récit d'une belle journée, une fin de saison où l'essentiel passe souvent en différé. Et la parole dans l'indirect libre, fondue dans la rumeur. La fiction de l'heure. Mauve.



LIBRAIRIE HERMÈS

de 9h à 22h
362 jours par année

1120, ave. Laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-3669 téléc.: 274-3660

LITTÉRATURE JEUNESSE

Quelle Génération 90?

Une nouvelle collection pour adolescents est lancée dont les romans s'avèrent finalement très corrects

POUPÉES GIGOGNES
Marie Page, Balzac, coll. Génération 90, Montréal, 1995, 144 pages

TOUT COMME UNE JAPONAISE
Sarah Sheard, traduit de l'anglais par Robert Melançon, Balzac, coll. Génération 90, Montréal, 1995, 112 pages

VINNIE ET MOI
Fiorella deLuca Calce, traduit de l'anglais par Hélène Rioux, Balzac, coll. Génération 90, Montréal, 1995, 100 pages

LE MYSTÈRE DE LA CHAMBRE FROIDE
Nando Michaud, Balzac, coll. Génération 90, Montréal, 1995, 140 pages

GISÈLE DESROCHES

C'est une nouvelle collection. Génération 90. Qui s'adresse aux 16 ans et plus. Des romans qui se rapprochent du roman d'apprentissage et ne se limiteraient pas au «politiquement correct». Quatre parutions déjà. Parmi elles deux traductions: *Tout comme une Japonaise* de Sarah Sheard et *Vinnie et moi* de Fiorella deLuca Calce. Deux très beaux textes. Dans le premier, on raconte l'émotion d'un premier amour. Une jeune fille de 14 ans. Un voisin chef d'orchestre japonais. La vie soudain chamboulée, la respiration qui s'arrête, la couleur nouvelle que prend toute chose. Couleur «japonaise». Roman intense. Superbe. Fin. Manifestement pas écrit pour des jeunes, mais accessible quand même. Il manque un lexique japonais.

Dans le second, c'est l'histoire d'une amitié d'enfance entre un garçon et une fille. Familles d'immigrants italiens. Le difficile passage à l'âge des premières amours. Les déchirements. Les chocs. Les choix. Une économie de paroles fascinante. Progression par petites touches. Le cœur du tableau, le drame de Piera, apparaît peu à peu. Emouvant. Intense. Pourrait tout aussi bien intéresser des 13 ou 14 ans que des adultes. Il ne suffit pas que le personnage principal ait leur âge pour qu'un livre

convienne à des jeunes! Bon. Ce sont surtout les deux autres titres qui posent problème.

Deux auteurs déjà connus. *Le Mystère de la chambre froide* de Nando Michaud et *Poupées gigognes* de Marie Page. Dans les deux cas, il y a erreur sur le public. Problème de cible. Mais dans le cas du *Mystère de la chambre froide*, les problèmes s'accumulent. Tout commence comme une bonne histoire de mystère. Deux jeunes (15 ou 16 ans?) remarquent



que les réserves de viande ne sont jamais renouvelées au Micmac Do où ils travaillent. Espionnage de nuit. Jusque là, on absorbe encore les blagues de mauvais goût qui traînent à chaque paragraphe. Ca se gâte lorsqu'arrive le reptile préhistorique apprivoisé et encore plus lorsque la viande se «matérialise» sous les yeux du héros. Téléportation, enlèvements, machine à remonter le temps, arme à intensité de douleur réglable, complot contre l'humanité, batailles interminables de dinosaures, des Filles de Sion appelées à s'accoupler en série sur un siège de moto avec un gourou réduit à la forme de cerveau branché à des fils. Et pis quoi encore! Décadente bouillie de n'importe quoi. Qui ne respecte aucune logique pas même celle que l'auteur met en place. Et si au moins c'était drôle! On devient carrément allergique aux jeux de mots qui n'amuse que l'auteur. Plus loin, le sang gicle à profusion, les viscères se vident plus souvent qu'à leur tour, ça ne manque ni de chair écrabouillée ni d'odeur infecte, mais encore là, les amateurs d'émotions fortes seront déçus: on n'y croit pas une seconde, pas un seul petit frisson d'horreur, que du simili, de l'ennui et l'envie de sauter des paragraphes. Ça, un roman d'apprentissage? Ça, proche des

problèmes des jeunes? Ça, pour des 16 ans et plus?!!

Si le roman de Marie Page pose problème, c'est d'avantage parce que son héroïne est difficile à situer pour des problèmes de politique éditoriale. Elle s'exprime avec des termes français (le water, je me baffe, faire «areu areu»...) et vit selon toute vraisemblance en France (le lycée, le rêve de venir à Montréal, etc.) sans jamais l'avouer. Et puis, il y a des éléments qui clochent. Le bibliothécaire refuse à l'héroïne, qui a presque 15 ans, l'accès au livre de D.H. Lawrence, sous prétexte qu'elle est trop jeune pour ce genre de livre! A 15 ans! En quelle année est-ce que ça se passe? Josy s'exprime d'ailleurs avec la naïveté et l'innocence d'un enfant de 11 ou 12 ans, tout au plus, du moins au début. Et au verso du livre, on dit de l'héroïne qu'elle est précoce! Y a comme un problème. De plus, si le

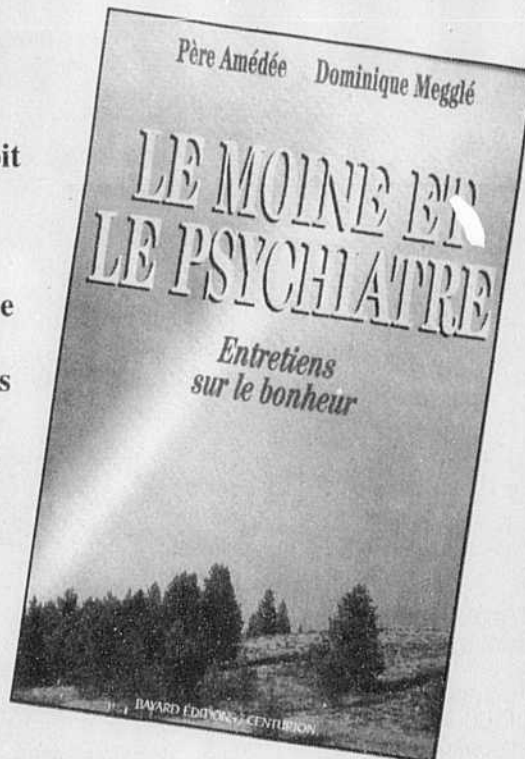
thème des tout premiers désirs peut intéresser vivement les jeunes de 13 ou 14 ans, et trouver sa place dans les collections jeunesse, il risque, tel que traité, d'arriver, trop peu trop tard, à côté des préoccupations des adolescents de 16 ans et plus.

Ceci mis à part, le roman se dévore, le style est alerte, le traitement astucieux, qui passe par les histoires que s'invente Josy pour saisir la réalité naissante du désir. Ses histoires de harem sont directement alimentées par

les événements de sa vie. Un beau voisin qui emménage. Des parents étonnés et conformistes. Des observations pertinentes et impertinentes sur les adultes, sur la vie, sur l'amour. Des héros imaginaires qui ne se laissent pas toujours manipuler comme le voudrait leur jeune auteure. Josy doit chercher à ses contes des issues plus conformes à ce qu'elle découvre d'elle-même. Rien de choquant lorsqu'elle drague plus ou moins ouvertement M. Vaudelle, coincée entre son besoin d'un père et son désir naissant. Rien de trop osé pour affoler les parents. Rien de déplacé. Tout cela est sain, vif, abondant et passionné, et tout à fait bien cerné. Sa page couverture n'attirera probablement pas les ados, pas plus les 13 ans que les 16 ans d'ailleurs. Ne pas hésiter à mettre le livre entre leurs mains. Finalement, la génération 90, de qui s'agit-il au juste?

UNE RENCONTRE EXCEPTIONNELLE!

Bien que leur mode de vie soit très différent, dans la solitude pour l'un, dans le monde pour l'autre, ils ont en commun le goût de l'aventure humaine.



29,95 \$
192 pages

En vente dans toute bonne librairie.

Un livre plein d'espérance et de bonne humeur!



NOVALIS

Le Québec

en poésie

Robert Melançon,
Radio-Canada

Nouvelle édition 1996 revue et augmentée.
9,95\$ chez tous les bons libraires.

le Québec en poésie

en poésie

Brault • Brossard • Bujold • Cartier
Choquette • Cloutier • Cyr
Desrochers • Des Roches
Favreau • Francaeur • Fréchette
Godin • Grandbois • Haack
Lamarque
ois • Legris
Marsile

recommande sans réserve aux adultes comme aux jeunes lecteurs, aux amateurs de poésie, aux experts, aux profanes, à ceux qui pensent ne pas aimer la poésie, l'excellente anthologie de Jean Royer, Le Québec en poésie dans la collection "Folio Junior" des éditions Gallimard.

RENAUD-BRAY et LES ÉDITIONS ODILE JACOB

JEAN-DIDIER VINCENT

LA CHAIR ET LE DIABLE



par l'auteur de BIOLOGIE DES PASSIONS

Jean-Didier Vincent étudie la part de Satan dans les conduites humaines et ne craint pas de proposer une biologie du Malin. L'Express

vous invitent à une rencontre-entretien avec

Jean-Didier Vincent
neurobiologiste et auteur de *La Chair et le diable*

animée par

Yanick Villedieu
journaliste scientifique à la radio de Radio-Canada

Le jeudi 29 février à 19 heures à la librairie

RENAUD-BRAY

maintenant située au 5252, chemin de la Côte-des-Neiges
Téléphone: (514) 342-1515

l'Hexagone

Lire, un art de vivre

Raymond Paul
Six visages de Charles
Nouvelles



RAYMOND PAUL
Six visages de Charles
Nouvelles
112 pages 12,95 \$

Six personnages en quête d'un monde. Différents Charles, d'une narration à l'autre, appartenant à des cultures et à des générations diverses, mais que toujours un chien accompagne comme une présence dans la traversée du quotidien.

Mireille Calle-Gruber

La division de l'intérieur
Roman



MIREILLE CALLE-GRUBER
La division de l'intérieur
Roman
160 pages 14,95 \$

Heureusement, il y a le droit à la littérature et à l'art. Et la littérature est ce qui sait mettre en jeu et donner à l'immonde forme de monde. L'écriture sauve et se sauve: donne à penser, à inventer. Donne des ailes.

LIVRES

Nina Sutton

La course contre la mort

Dans la course à la biographie du psychanalyste Bruno Bettelheim, la journaliste est arrivée première

Bettelheim, un fraudeur, un imposteur? D'origine autrichienne, le plus célèbre psychanalyste après Freud et plus grand défenseur des enfants autistes a su alimenter la controverse tout au cours de sa vie et continue, d'outre-tombe, à soulever les passions.

LOUISE LEDUC
LE DEVOIR



Nina Sutton

et de psychologues.

De passage au département de psychologie de l'université de Montréal, elle a d'ailleurs été une conférencière courue. En une heure, elle parvenait à résumer les 713 pages bien tassées de sa biographie.

«Bettelheim, c'est l'homme qui a dit qu'entre les fous et les autres, il n'y a pas une différence de nature mais simplement de degrés. Grand vulgarisateur de la psychanalyse, il est aussi le premier à avoir concrétisé sous forme de milieu le schéma freudien de l'inconscient.»

En France où la biographie a été éditée, certains lecteurs en veulent à Sutton d'avoir entaché la réputation de ce saint homme révélé en 1974 par un film de Daniel Karlin diffusé un soir de grève sur les trois seules chaînes françaises d'alors. «En France, j'ai touché à une icône», admet Nina Sutton.

La controverse soulevée en Amérique au lendemain du suicide de Bettelheim à 87 ans n'avait pas encore traversé véritablement l'Atlantique. En France, Bettelheim demeurait ce sauveur d'autistes pensionnaires à son Ecole orthogénique de Chicago.

En Amérique, la rumeur le voulait batteur d'enfants et menteur. N'avait-il pas inventé des diplômés de psychanalyste à son arrivée aux États-Unis? Soutenu qu'il pouvait guérir 85 % des enfants autistes qui lui avaient été confiés à temps?

Les deux pieds sous terre, Bettelheim continuait de déchaîner les tempêtes, comme il les avait provoquées de son vivant en soutenant que ce qui «était nouveau, unique, terrifiant [dans l'Holocauste], c'est que des millions d'hommes aient ainsi marchés, tel des lemmings, vers leur propre mort.»

Aussi rigoureusement que Nina Sutton a pu mener son enquête, d'Israël aux États-Unis à la recherche d'anciens élèves et éducateurs de l'Ecole orthogénique ou autres intimes de Bettelheim, la vérité n'en reste pas moins voilée. «Tout ce que je puis dire, c'est que personne ne ment sur Bettelheim.»

L'auteur n'a ni réhabilité sa mémoire, ni donné de munitions à ses détracteurs.

«Chose certaine, Bettelheim est un personnage très complexe. Sinon, peut-être ne serait-il jamais devenu psychanalyste.»

Petite note sarcastique saluée d'un rire entendu par les étudiants en psychologie. Ils lui auraient donné le bon Dieu sans confession.

BRUNO BETTELHEIM, UNE VIE
Nina Sutton
Stock, Paris, 713 pages

VITRINE DU LIVRE DE POCHE

CONRAD DETREZ
LES PLUMES DU COQ

LES PLUMES DU COQ
Conrad Detrez, Babel
1995, 198 pages.

On ne parle pas assez souvent de Conrad Detrez, ce remarquable écrivain belge décédé à Paris en 1985. Avec *Ludo*, *Les Plumes du coq* et le somptueux *L'Herbe à brûler*, Detrez a livré une trilogie autobiographique qu'il qualifiait lui-même d'hallucinée. Or, je n'hésiterais pas à écrire que cette trilogie a été l'une des aventures les plus enlevantes de ma vie de lecteur, me procurant un niveau d'exaltation semblable à ma rencontre avec *Le Quatuor d'Alexandrie* de Durrell. Deuxième volet de la trilogie, *Les Plumes du coq* est un récit d'apprentissage qui permet à l'auteur de revisiter le pensionnat catholique où il fit ses classes. Écrit dans un style baroque, ce petit livre est porté par la confrontation entre la rigueur de la discipline scolaire et les excès de la vie nocturne. Vous n'en sortirez pas indemnes!

FAUT D'LA FUITE DANS LES IDÉES!
Marc Favreau, *Le Petit format du Québec*, Stanké, 1995, 169 pages.

Marc Favreau a publié sept tomes

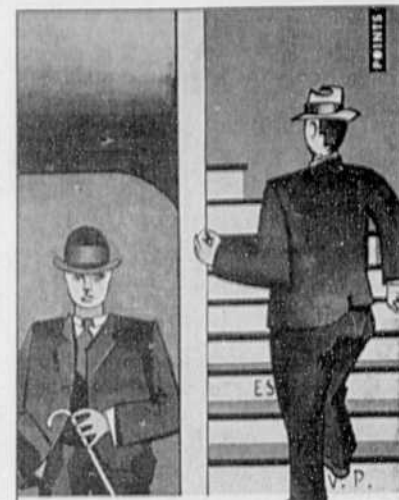
des textes écrits pour le clown Sol. Or, il est étonnant de constater à quel point ces textes, destinés à la scène, résistent admirablement à l'épreuve de la publication. Je dirais même plus, on goûte davantage la maîtrise de la langue qui caractérise Favreau à lire attentivement ses pirottes linguistiques par lesquelles les Inanitions Unies envoient les Inefficaces bleus. Un plaisir!

TRENTE ANS ET DES POUSSIÈRES
Jay McInerney, traduit de l'américain par Jacqueline Huet et Jean-Pierre Carasso, Points, Seuil, 1995, 573 pages.

Proche de Raymond Carver, McInerney est une sorte d'enfant terrible de la littérature américaine. On le dit prêt à tout pour passer à la télévision et ainsi assurer le succès de ses livres. Qu'importe, son troisième roman, *Trente Ans et des poussières*, est en mesure de se défendre seul. En effet, ce portrait de la génération Reagan, paru à l'origine en 1992, a ce qu'il faut de vitriol pour secouer qui-conque s'y aventure. On y suit un couple tout au long de son ascension dans le monde de l'édition. Parcours tragique au milieu des loups pour deux personnages complexes, avec juste ce qu'il faut d'humanité pour donner de la vraisemblance à l'ensemble. C'est à la fois drôle, remuant et terriblement actuel.

L'ANNIVERSAIRE
Juan José Saer, traduit de l'argentin par Laure Bataillon, Points, Seuil, 1995, 271 pages.

Si l'idée même du Nouveau Roman vous lève le cœur, ne lisez pas *L'Anniversaire*, de l'argentin Juan José Saer. Mais si, au contraire, vous vous sentez attirés par les structures mises en place par Robbe-Grillet et les autres, ce livre est pour vous. En effet, Saer, dans le sillage de l'immeuble Borgès, amène la littérature argentine sur la voie de l'expérimentation. Dans *L'Anniversaire*, deux hommes, puis un troisième, arpentent la rue San Martin en racontant



JUAN JOSÉ SAER
L'ANNIVERSAIRE

une histoire. Une histoire dont la linéarité est brisée par la multiplicité des versions. Et comme le dit Jean-Didier Wagner dans sa présentation du roman: «*L'Anniversaire* n'en choisit pas une version plus qu'une autre mais fait du verbe et du récit la seule condition de leur expérience.»

LA QUATRIÈME PORTE
Paul Halter, *Le Masque*
1995, 188 pages.

Dans un registre plus léger, le français Paul Halter a écrit ce court roman à l'anglaise, où l'on trouve tous les éléments d'un bon «whodunnit». Dans un village qu'on dirait coupé du monde, la maison des Darnley a acquis la réputation d'être hantée depuis que la douce madame Darnley s'y est suicidée avec une violence peu commune. D'ailleurs, les meurtres s'y succèdent, sous le parainage du grand Harry Houdini, dont le talent pour l'illusion est évoqué à plusieurs reprises. *La Quatrième Porte* a été primé à Cognac en 1987, ce qui, lecture faite, semble tout à fait justifié.

JOURNAUX, 1912-1940
Stefan Zweig, édités par Knut Beck et traduits de l'allemand par Jacques Legrand, *Le Livre de poche*, 1995, 475 pages.

Le grand Stefan Zweig a écrit, d'une façon discontinue, ces pages qui permettent de suivre ses pensées au jour le jour, mais qui permettent surtout de mesurer l'évolution de son désespoir sans cesse grandissant face au massacre absurde qui se prépare en Europe. D'abord publiés chez Belfond, en 1986, ces journaux représentent un long voyage dans l'intimité d'un des écrivains majeurs de ce siècle, qui devait se suicider en 1942.

LE SURMÂLE
Alfred Jarry, *Fleurbaey*, 193 pages.

L'œuvre d'Alfred Jarry est masquée par les dimensions gigantesques d'Ubu, ce grotesque et bête personnage qui habite son théâtre. Ainsi, peu de gens ont fréquenté les romans de Jarry, comme par exemple *Le Surmâle*, qui en 1902 anticipait sur la fin de ce siècle en affirmant l'échec des rapports entre l'homme et la femme, et en jetant l'homme dans les bras d'une machine. Ce livre, d'ailleurs, est une curiosité qui mérite amplement le détour, un récit humoristique qui flirte avec la philosophie.

LE CORPS
Michel Bernard, Points, Seuil, 186 pages.

Dans ce bref essai, publié à l'origine en 1972, le philosophe Michel Bernard passe en revue les diverses approches du corps par la science et la philosophie. Il s'agit, en fait, d'un panorama critique qui touche autant la psychanalyse que la sociologie, le tout exprimant une volonté de démythification de l'image traditionnelle du corps.

C'ÉTAIT MIEUX AVANT
Howard Buten, traduit de l'anglais par Jean-Pierre Carasso, Seuil, Point Virgule, 1995, 199 pages.

D'abord paru aux éditions de l'Olivier, en 1994, le dernier livre d'Howard Buten est un recueil de nouvelles rigoureusement construit, dans lequel le mal de vivre d'une bande de baby-boomers se cristallise en une suite d'évocations nostalgiques. Sida, drogue, compétition et avenir bloqué sont au menu de ce petit bouquin extrêmement touchant, qui se développe avec la finesse propre à l'auteur de *Quand j'avais cinq ans je m'ai tué*.

PRINTEMPS ALBANAIS
Ismail Kadaré, traduit de l'albanais par Michel Métais, *Le Livre de poche*, Biblio, 1995, 213 pages.

Printemps albanais se divise en trois parties. D'abord, Kadaré y fait la chronique des événements qui précèdent son exil en France, en 1990. Ensuite, il publie des lettres qu'il a échangées, au printemps 1990, avec le président de l'époque, Ramiz Alia. Enfin, dans un essai intitulé *Espoir*, l'écrivain démonte les mécanismes de la dictature. Dans son introduction au livre, Linda Lé dit du *Printemps albanais* qu'il s'agit à la fois d'une chronique de fin de règne, de l'autopsie d'une tyrannie et du tableau des relations qu'entretiennent un écrivain et un régime politique.

Marcel Jean

Rencontres

LES PETITS LAISIRS

Rencontres

Femme cherche homme

Amitié amoureuse

Universitaire de 40 ans, 5'6", châtain aux yeux verts, cherche homme de même âge, non fumeur, distingué et cultivé, aime arts, culture, débats, poésie, but sérieux. 1248

Si les superlatifs vous font peur...

Jolie femme distinguée, raffinée, émancipée, non apprivoisée, cherche un grand bonhomme quarantaine dynamo, avec humour, talent et fric. 1209

Enthousiaste, féminine et libre

Grande et brune, trilingue avec sens de l'humour, cherche homme 49-55 ans, mi-intello, mi-sportif, sensible, honnête, calme, aime animaux et nature, cuisine ethnique. 1237

Intello et artiste

Hélène, 51 ans, de belle apparence, j'aime la vie, les gens, la culture et la nature, je cherche un compagnon-complément prêt à vivre une relation constructive et enrichissante. 1215

Cherche tendresse savoureuse

Je cherche un homme âgé de 40-55 ans, bien charpenté mais délicat, généreux et racé, pour relation bouquetée et fruitée; de mon côté, j'offre vitalité, profondeur et raffinement. 1187

En toute simplicité...

39 ans, châtain aux yeux bleus, proportionnée dans ses rondeurs, passionnée de la découverte de terres et langues étrangères, cherche homme de 30-45 ans, mature, un brin fivole, vif, subtil, raffiné. 1214

Pour l'amitié et la sincérité

Femme de 49 ans, poids santé, curieuse intellectuellement, cherche un compagnon libre (44-55 ans) dont le raffinement du cœur et de la pensée viendra agrémente les moments de liberté. 1230

Amante de la vie

Linda de Québec, 43 ans, non fumeuse, joviale et coquine, cherche homme 40-47 ans, pour partager ce que la vie nous réserve avec complicité. 1228

Professionnelle de la santé

42 ans, jolies, raffinée et élégante, cherche homme 36-48 ans, brun, curieux, sensible, sportif, aime resto, ciné, arts. 1225

Optimiste, enjouée, dynamique

Québécoise, petite québécoise de 46 ans, 5'2", sportive et non fumeuse, cherche homme 40-46 ans, sportif, beau de l'intérieur, sens de l'humour, pour vivre la découverte. 1229

Eperdue de complicité irrésistible par confusion de rêves
Québécoise pure soie désire "con-naître" cinquantenaire de Québec, désirant cheminer par l'humour vers l'Amour, par la fantaisie vers la tendresse, et par la Folie douce vers la Sagesse...virtuelle! 1175

Pour me décrire seuls les superlatifs sont acceptés

Je recherche un grand bonhomme, quarantaine dynamique, avec de l'humour, du talent et du fric. N.B.: un superlatif exprime le degré supérieur d'une qualité; je ne vous dis pas lesquelles... 1209

Séduisante et dynamique

Professionnelle de 48 ans, 5'6", 134 lb, intelligente, curieuse, sens de l'humour, cherche homme 45-55 ans, sensible, doux, honnête, pour partager activités, but sérieux. 1210

Fascinée par les arts et les voyages

Carole, professionnelle de 36 ans, dynamique, grande et mince, non fumeuse, cherche homme quarantaine, professionnel, cultivé, positif. P.S. blond aux yeux bleus ne PAS s'abstenir. 1212

Valkyrie aux yeux verts

Artiste charmante, grande et blonde, vibrante et sensuelle, cherche homme grand de 45-60 ans, sensible avec ouverture d'esprit, cultivé et aime bonne nourriture. 1213

Jeune et jolie baby boomer

Professionnelle à l'esprit gourmand et mélomane, apprivoiserait beau gentilhomme 45-58 ans, autonome et humaniste cultivé pour ensemble planter le décor et écrire le scénario. 1205

Originale et distinguée

Petite blonde de 42 ans, cherche bel homme de 37-50 ans, 5'7" et plus, à l'aise financièrement, et plus pour aimer et être aimé. 1199

Union européenne

Française aimant la vie de 48 ans, agréable, cherche Européen 48-55 ans, libre, ouvert, sensible, cultivé et dynamique pour relation enrichissante et profonde. 1179

Professeure dans la cinquantaine

Distinguée et de belle apparence, 5'6", cherche compagnon de vie de 55-60 ans, 5'10" et plus, agréable et instruit, veuf de préférence, aime plein air. 1182

Ex-professeure de 56 ans

Retraitee et divorcée de 51", 115 lb, autonome qui aime lecture, ciné, ski de fond et golf, cherche ami de 50-60 ans, qui est grand, instruit et cultivé. 1183

Quarantaine décontractée

De 58" et mince, blonde aux yeux bleus, non fumeuse et passionnée, romantique, enthousiaste, aime la vie, cherche homme de 45 ans environ, 6' environ, grand de cœur et d'esprit. 1006

Complicité et dynamisme

Louise, 49 ans, yeux bleus, élégante, raffinée et cultivée, professionnelle, cherche homme de 45-60 ans, pour établir une relation stable dans la complicité, le respect et le plaisir. 1158

Belle femme européenne

57", 123 lb, excellente forme physique, racée, cultivée et élégante, sens de l'humour, curieuse de tout, aime la bonne cuisine, cherche un homme de 40-60 ans, avec mêmes intérêts et qualités. 1162

Professionnelle des Basses Laurentides
Jolie, mince, sensuelle, sans enfants, quarantaine, 5'5", cherche homme, 45 ans et plus, doux, équilibré, à l'aise financièrement, pour relation sérieuse. 1171

Homme cherche femme

Jeune homme de 56 ans

Universitaire recherche compagne jeune: trouver ensemble les profondeurs de la spiritualité, le cristal d'harmonie, l'élixir sentimental, la fusion sensuelle nucléaire. 1231

Universitaire dans la mi-trentaine

Grand, sans embonpoint, de belle apparence, cultivé, aimerait rencontrer une jolie femme pour partager des activités culturelles et développer une belle amitié intime. 1232

Professionnel de 49 ans d'allure jeune

5'10", 160 lb, belle apparence, engagé, cherche femme 32-42 ans, professionnelle, diplômée universitaire, cultivée, sportive, avec affinités, but sérieux. 1235

Décontracté et communicatif

Alain, 62", 195 lb, père, tendre, sensuel, aime tennis, natation, cherche femme 35-45 ans, 5'4" et plus, mince, jolies, européenne, non fumeuse, bon caractère, pour relation harmonieuse. 1220

Drôle, intelligent et très gentil mélomane

Paul de Laval, 22 ans, 1m69, cherche femme 19-23 ans avec un beau sourire, amusante et cultivée, pour sorties, caresses et partage. 1243

Un peu intello, un peu artiste

Maurice, 51 ans, désire vivre avec une femme: générosité, engagement, tendresse, simplicité, sensibilité et humour. 1245

Émotif et presque sérieux à 39 ans

Un beau grand brun avec MBA, cherche jolie femme de cœur et de tête pour partager plaisir, entraide et avenir. 1246

Consultant international

Fin de la trentaine, curieux de tout, aime marche, danse, ciné, théâtre, cherche femme 30-50 ans, curieuse, aime discuter, pour moments de douces folies à l'occasion. 1216

Rouquin coquin dans la fincance

François, 29 ans, 5'8", aime le ski de fond, la glissade, amateur de resto et de ciné français, cherche une femme de 25-34 ans, grande et mince, avec des intérêts semblables. 1217

Professionnel de 41 ans

Artiste et un tantinet rebelle, 5'5", blond aux yeux bleus, sportif, aime nature, lecture, musique, ciné, cherche femme, bien dans sa peau, pôids proportionnel, pour une belle complicité. 1224

Professionnel de belle apparence

De 6' et de 170 lb, non fumeur avec sens de l'humour cherche femme 27-33 ans, mince, de belle apparence, grande et très jolie, sans enfants et professionnelle. 1203

Africain de la Côte d'Ivoire

39 ans, 1m87, universitaire, mature, dévoué, sérieux, sportif et autonome, cherche une femme de 35-45 ans, professionnelle, aimant l'Afrique, la danse, la musique et la cuisine pour une relation sérieuse. 1174

De formation universitaire

Pierre, 33 ans, 5'11", 210 lb, autonome, aime lecture, cherche femme blonde, élégante, raffinée, pour bonheur et rire. 1186

Je cherche un complice

45 ans, 6'2", blond, yeux bleus, marié, racé, cultivé, aime la liberté d'esprit et la nature, je cherche une jolie rousse ou une blonde, aux yeux bleus ou gris, pour une très grande complicité. 1193

Romantique de l'île d'Orléans

Grand brun mince, mi-quarantaine aux yeux verts, autonome et à l'aise, cherche femme 30-40 ans, coquine, attirante et sensuelle, aime campagne et nature, pour relation sincère et amusante. 1196

Conservateur mais passionné

29 ans, professionnel, bisexuel, cherche femme ouverte d'esprit, déterminée et sincère, pour fonder une famille. 1198

Professionnel aux dents naturelles

De Québec, 40 ans, 5'6", non fumeur, qui aime la liberté d'esprit, les langues, les arts, la lecture, cherche femme pour partager abonnement au Devoir et bien d'autres choses encore. 1159

Sportif et philosophe

Claude, 30 ans, 5'8", cheveux châtain, yeux verts, cherche femme âgée entre 20 et 33 ans, de belle apparence, sportive et philosophe aussi. 1195

Double tendresse

Éric de 36 ans, marié et professionnel, de belle apparence et non fumeur, cherche complice pour surplus de tendresse, relation amicale et honnête. 1177

Occasionnellement seulement

Homme d'affaires de 43 ans, cherche femme agréable de 25-45 ans, avec qui organiser des moments de bonheur. 1173

Aimer savoir est humain mais savoir aimer est divin

Guy, 35 ans, 5'11", étudiant en géographie / foresterie, mais faisant partie de la génération X, je ne travaille pas dans ce domaine, cherche femme de 30 à 40 ans. 1167

Actif dans le domaine international et le journalisme

Hugues, quarantaine, non fumeur, aimant la bonne chère, la musique, le plein air, la natation, les voyages et les langues étrangères, souhaite rencontrer femme avec affinités, de 30 à 45 ans. 1163

Séduisant professionnel raffiné

49 ans, 5'8", belle apparence, distingué, chaleureux, avec sens de l'humour, aimerait rencontrer une femme de 40 à 48 ans, dynamique, avec belle personnalité, élégante, romantique, but sérieux. 1155

Homme cherche Homme

Costaud et sportif
46 ans, 5'9", 190 lb, beau, non fumeur, cherche homme 45-55 ans, sportif, aimant musique, pour activités et plus. 1223

Partenaires de sorties, culture et voyage.

L'Anglettre et l'Écosse cet été
Québécoise à la recherche d'un Paddington sympathique de 43-50 ans, pour séjour de trois à quatre semaines. 1242

Lanaudoise dans la cinquantaine

Québécoise 100% pur laine, engagée socialement, autonome, cherche ami(es) de tous les âges pour échanges socio-politiques et culturels. 1188

LIVRES

LITTÉRATURE CANADIENNE - ANGLAISE

Candide au pays des ours

Trevor Ferguson est l'un des grands conteurs que la terre de Québec ait porté

THE TIMEKEEPER

Trevor Ferguson, HarperCollins, Toronto, 1996, 241 pages.

Martin Bishop croit au bien et au mal. C'est comme ça que son père l'a élevé, dans la stricte obédience des règles morales. Mais son père vient de mourir et après la saisie de leur ferme par les banques, Martin se retrouve seul au monde à seize ans. Alors, il s'engage sur un chantier de construction de chemins de fer, aux confins de la taiga canadienne. Là, une foule d'obscurs, de sans-grades, derniers rejets de la société, peinent et suent sang et eau sous la férule d'un cruel contremaître véreux et d'un cuisot mastodontique qui se dit prophète de malheur — ce gras dingue ne cesse d'annoncer les pires massacres, mais est incapable de couper de la viande, tant la vue du sang lui fait tourner de l'œil! Martin, chargé de noter les heures travaillées par les hommes pour préparer les chèques de paye, se rend vite compte de ce qu'on attend de lui: cautionner les magouilles du chef. Mais Martin se rebiffe, au risque de sa vie. «Non mais, de quelle planète tu tombes, toi?», lui demande-t-on à tout bout de champ.

Telle est l'amorce de ce sixième ro-

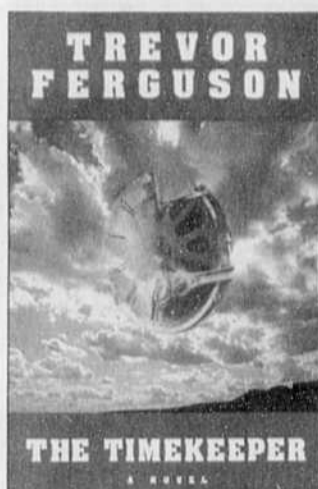
man de Trevor Ferguson, auteur montréalais qui vit et écrit à Hudson. Dans *Onyx John* (déjà traduit) et dans *The True Life Adventures of Sparrow Drinkwater* (dont on attend la version française pour bientôt), par exemple, Ferguson nous avait habitués à des épopées foisonnantes, farcies de personnages excentriques et truculents, bizarroïdes et ambigus, qu'on aime et dont on se méfie à la fois. Souvent, le fantastique, voire le «réalisme merveilleux», rôdent autour de l'histoire sans s'en emparer tout à fait. A force de vérité dans les émotions, à force de tribulations surprenantes et aussi de retours sur images, chacun de ses romans finit par se construire une architecture symbolique propre, chaque fois inédite et toujours puissamment évocatrice.

The Timekeeper possède lui aussi une imagerie forte, qui court en réseau dans tout le livre. Notons parmi d'autres la figure de l'ours, sous la forme de grizzlies qui infestent la région mais aussi des ours mal léchés que sont les ouvriers du camp. Se combinent aussi, en un duo curieux, la figure-symbole du déchet, produit par excellence de la civilisation, allée à celle de l'état sauvage.

En effet, pour asseoir son autorité, le contremaître a pour technique de rejeter hors du campement un ouvrier de temps en temps, en l'accusant d'être un «porc mangeur de déchets». Cinq ou six exclus se retrouvent ainsi jetés en pleine nature vierge. Mais, incapables de regagner la ville, trop lointaine, ils sont condamnés à errer aux abords du camp, pour pouvoir se nourrir, la nuit, des débris de la cuisine (c'est ainsi que le bouc émissaire accomplit fatalement ce dont on l'accusait).

Par la force de la faim, ces déchets humains, ces haves affamés, deviennent des demi-sauvages (Ferguson les baptise bellement «the wilder few»), toujours en marge mais rattachés à ce noyau «civilisé» qu'est le campement, là où la barbarie s'exaspère plus cruellement que dans la toundra. En Martin, vous l'aurez deviné, la bande trouvera un chef et un plan de fuite.

Dans ce roman-ci, cependant, Trevor Ferguson a visiblement voulu élaguer. Il taille dans le superflu et même dans le vif. Seuls trois ou quatre personnages sortent du lot des anonymes, et toute l'intrigue se concentre sur la confrontation des valeurs de Martin aux réalités d'un



monde hors-la-loi. Dans sa bataille contre les «méchants», ce jeune cœur candide et vaillant prendra la dimension d'un héros au sens fort du terme. Frondeur, téméraire, il dompte le chien féroce et se fait meneur d'hommes. D'abord toute extérieure, la lutte entre le bien et le mal finit par se faire en lui-même. Il en sort blessé mais grandi, comme le veut la grande tradition. Le balancier interne de ce «timekeeper» remettra toujours les pendules à l'heure de l'éthique pas toc.

A ma connaissance, c'est la première fois que Ferguson nous donne un héros irréprochable au plan de la mo-

ralité. Ainsi peut-il poser en termes absolus, voire manichéens, la question qui le tarabuste depuis toujours: comment peut-on être un homme moral dans un monde pourri? (Un autre de ses personnages, Sparrow Drinkwater, grand fraudeur fiscal, posait plutôt le problème en ces termes: la meilleure manière de préserver son innocence, dans ce monde pourri, n'est-elle pas d'agir en pourri...)

J'ai plus que jamais la conviction que Trevor Ferguson est l'un des grands conteurs que la terre de Québec ait portée, cela dans les deux langues. Les francos, c'est dans leur nature, attendent que Paris le traduise et le découvre, comme pour Homel et Davies. Les anglos, peut-être effarou-

chés par ses habituelles débauches imaginatives et quelque peu amonales, tardent à l'apprécier à sa juste valeur. Jusqu'ici, tout va bien... mais!

J'espère seulement que cette nouvelle volonté de simplification, que manifeste Ferguson depuis déjà son dernier livre *The Fire Line*, n'est pas de sa part une tentative inconsciente, d'atteindre mieux ses lecteurs anglos. S'il ne commencerait pas, à mi-carrière, à craindre de trop en mettre, bref, à faire des complexes avec son — pourtant si extraordinaire — trop-plein de générosité romanesque. Ce grand souffle picaresque qui faisait ma joie devient ici une bise du Nord un peu acide, qui court sans dévier sur une terre nue.

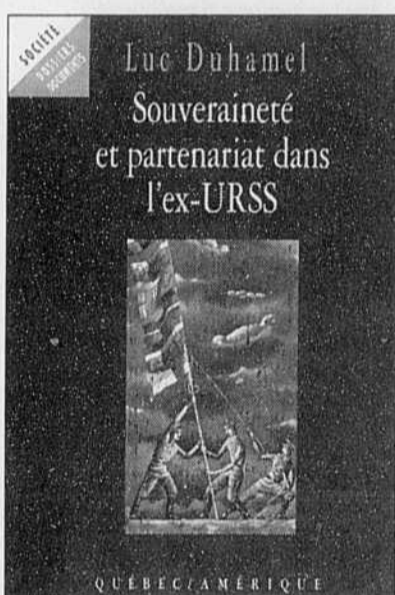
Un travail de moine aux maigres résultats

SOUVERAINETÉ ET PARTENARIAT

DANS L'EX-URSS

Luc Duhamel

Éditions Québec/Amérique, Montréal, 1995, 269 pages

JOCELYN COULON
LE DEVOIR

L'URSS a été la virulence des revendications nationalistes sous le régime du président Gorbatchev. L'auteur évoque rapidement les origines de ce ressentiment des peuples envers le pouvoir central. Bien sûr, il nous rappelle que le régime n'a jamais été très tendre avec les sujets de l'empire et que Staline «n'a pas hésité à utiliser la manière forte pour asservir les minorités». Voilà des explications un peu simples pour parler de décennies de tyrannie dont les grands moments furent les famines que Moscou programma en Ukraine, dans le Caucase et au Kazakhstan (sept millions de morts en 1932-33), les purges qui décapitèrent les élites nationales et les déportations qui frappèrent des peuples entiers. Ces événements auraient pu faire l'objet

d'une meilleure analyse de la part de l'auteur.

M. Duhamel se penche ensuite sur le présent, sur les nations qui ont émergé du naufrage de l'empire soviétique. Pour lui, tout foute le camp. La corruption est généralisée, le capitalisme est sauvage, les services publics sont à l'abandon, la morale est au plus bas. Mais il y a pire. Les professeurs d'université sont déconsidérés, des enfants et des organes humains sont offerts à vil prix à l'Ouest, les femmes sont devenues le premier produit d'exportation. Bref, c'est maintenant l'enfer et c'était mieux autrefois, semble-t-il. Duhamel nous apprend qu'avant le naufrage, le principe d'égalité était ancré dans l'ex-URSS. «Les leaders avaient passablement moins de privilèges que les nôtres», écrit-il. Ils ne se promenaient pas en Rolls-Royce mais en Lada. De plus, «le principe de justice sociale enraciné en URSS rapprochait ce pays des régimes sociaux-démocrates en Scandinavie». Enfin, «le communisme avait inculqué à l'individu une éthique qui ne domine plus», d'où un effondrement de la morale.

L'auteur semble avoir oublié que les dirigeants soviétiques gardaient leurs Rolls-Royce dans les garages du Kremlin et qu'ils se faisaient soigner dans leurs hôpitaux privés ou à l'étranger, souvent en Scandinavie. Dans ce pays, le principe d'égalité était la valeur la plus faufouée. Pour ce qui est de l'éthique, on aurait aimé que l'auteur nous précise quelles en étaient les règles. Une chose est certaine, si cette éthique avait été aussi vigoureuse que le dit

Duhamel, on se demande alors pourquoi les ex-Soviétiques sont devenus si soudainement de vulgaires matérialistes.

Quant aux contradictions que contient ce livre, j'en soulignerai une seule, qui me fait douter du sérieux des recherches de l'auteur. Duhamel écrit que «si la langue ukrainienne prévaut de nos jours dans les écoles, le citoyen de ce pays peut en remercier le régime soviétique». Quelques pages plus loin, il écrit, à propos des causes du nationalisme ukrainien: «Au début des années quatre-vingt, le tiers des Ukrainiens avaient le russe comme langue maternelle et, dans 75 % des écoles ukrainiennes, les cours ne se donnaient qu'en russe.»

Reconnaissons tout de même à Luc Duhamel ce qui lui revient. Il explique très bien comment s'est déroulé le passage à la souveraineté pour les États de l'ex-URSS et décrit avec minutie les mécanismes du partenariat politique et économique qui s'est ensuite installé entre eux. Mais peut-on croire que ce livre s'adresse, comme l'indique l'éditeur, à tous ceux, «fédéralistes et indépendantistes, qui veulent savoir comment» tout cela s'est réalisé? Je ne le pense pas. Les causes qui ont mené au démantèlement de la «prison des peuples» n'ont rien à voir avec nos querelles constitutionnelles et le processus qui a abouti aux souverainetés là-bas ne saurait servir d'exemple ici.

On referme ce livre avec une étrange impression. Celle d'avoir en face de nous un auteur confus et dépassé.

Josée Desbiens raconte...

Présentation d'un ouvrage magistral sur un chapitre de l'histoire de l'éducation

LE COLLÈGE REGINA ASSUMPTA

1955-1995: 40 ANS D'ÉDUCATION

AU FÉMININ

Josée Desbiens, Fidès, Montréal, 1995, 479 pages.

BENOÎT LACROIX

L'histoire de l'éducation des jeunes filles au Québec, remise en contexte, est fascinante. C'est ainsi que, fondé en 1955 par la Congrégation de Notre-Dame, le Collège Regina Assumpta a survécu aux grandes crises de la réforme scolaire qui devait, paraît-il, sonner le glas de plusieurs institutions appartenant à des communautés religieuses. Il ne s'agit pas de se réjouir ou de regretter. L'intelligence des faits exige l'étude soignée plutôt que la course aux affirmations rapides. D'où l'im-

portance des travaux de Marie-Jeanne Alexandre, de Micheline D'Allaire, de Micheline Dumont, de Alice Giroux, de Marguerite Jean, de Nicole Laurin, de Lucienne Plante, de Louise Roy, et de tant d'autres femmes qui ont voulu comprendre, vérifier et faire connaître la mission de leurs consœurs de l'éducation féminine au Québec.

De ce point de vue un texte récent, *Le Collège Regina Assumpta 1955-1995: 40 ans d'éducation au féminin*, Fidès, 1995, 479 p., offre tout ce qu'il y a de plus rassurant. Pourquoi? Parce que la jeune historienne, Josée Desbiens, y a mis autant de cœur que d'intelligence. L'entreprise était délicate. Qui osera écrire une histoire aussi récente et d'aussi près quand on est dans la vingtaine, qu'on détient un diplôme de l'univer-

sité (Montréal) depuis à peine cinq ans? Ce que Josée Desbiens a réussi tient non seulement au fait qu'elle écrit bien, mais surtout qu'elle est allée aux sources, aux archives locales, municipales, gouvernementales. Elle s'est longuement préoccupée de cartographie (14 cartes reproduites), jusqu'à se permettre ensuite des tableaux diversifiés (92) allant de la démographie à l'économie, sans oublier la tradition orale, les écrits, les journaux étudiants. Comment aurait-elle pu faire davantage?

Sa manière de percevoir l'histoire et de la présenter est toute simple: un premier regard sur le passé plus lointain, puis l'identification des personnes en cause, une sensibilité étonnante vis-à-vis de l'évolution des structures. Quel hommage aussi aux pionnières et au corps professoral qui,

dans les circonstances, manifestent un réalisme évident jusqu'à donner à la formation culturelle et artistique l'attention qui permet de mieux absorber les composantes financières.

Cette étude, magistrale en son genre, est parue au temps du référendum alors que l'incidence économique paraissait prendre plus d'importance que l'incidence culturelle. Ce livre n'a pas eu de chance! Et pourtant! Il mérite aujourd'hui que nous disions notre reconnaissance à ces religieuses qui ont permis à notre pays d'être ce qu'il veut être. Et sous cet aspect Josée Desbiens mérite elle aussi toute notre estime, elle qui a choisi la voie ascétique de l'histoire savante pratiquée sur le terrain à la manière de l'archéologue qui ne veut rien négliger, pas le moindre indice qui, à sa manière, signifiera la totalité.

EN BREF

OUVERTURE DES ARCHIVES NIETZSCHE

(AFP) — La fondation littéraire Weimarer Klassik a annoncé cette semaine avoir commencé à recenser toutes les archives consacrées au philosophe allemand Friedrich Nietzsche à Weimar (est) depuis la fin du XIX^e siècle, restées inaccessibles du temps de la RDA. L'examen de ces archives, qui comptent plus de 4000 documents, se prolongera jusqu'en 1999, a précisé mercredi la Fondation. Ces archives, constituées par la

sœur du philosophe à partir de 1894, comprennent notamment des écrits des écrivains Thomas Mann, Gerhardt Hauptmann, Hugo von Hofmannstahl, ainsi que d'Adolf Hitler et Benito Mussolini.

SEMAINE «DE LA LIBERTÉ DE LIRE»

(Le Devoir) — Cette semaine sera celle de la «liberté de lire», organisée par le Prix du Gouverneur gé-

ral. Charles Montpétit, pour protester contre la censure au Canada. Quelques auteurs, dont Stanley Péan, Anne Dandurand et Louis Hamelin participeront à une lecture publique au cours de laquelle ils liront des passages d'ouvrages interdits ou censurés à un moment donné au Canada. Stanley Péan lira quelques pages de *La Mémoire ensanglantée*, interdit dans les écoles de Calgary à cause d'un bain de nuit jugé trop osé. Anne Dandurand lira un extrait de *Nègres Vallées d'Amérique*, de Pierre Blancher. A

noter qu'Anne Dandurand peut être entendue au réseau AM de Radio-Canada ce mardi, jeudi et samedi à l'émission *Nuit Blanche* où elle lit quelques pages d'Edgar Allan Poe.

JACOB SUR SCÈNE

(Le Devoir) — Suzanne Jacob donne un spectacle de chants et lira quelques-uns de ses poèmes et récits au théâtre de Quai sous les 2, 3 et 4 mars à 20 h à l'occasion de la parution de son recueil *Les Écrits de l'eau*.

La création à Radio-Canada

Dans la grande tradition des concours de création de Radio-Canada, la chaîne culturelle FM et la télévision de la Société Radio-Canada s'associent pour lancer les

GRANDS PRIX SOCIÉTÉ RADIO-CANADA DES SCÉNARISTES, NOUVELLISTES ET POÈTES

Les catégories

Radio

- Dramatique (30 minutes)
- Nouvelle (30 minutes)
- Poésie (15 minutes)

Télévision

- Dramatique (scénario de 55 minutes)

Les prix

À la radio

- Premier prix : 5000 \$ dans les trois catégories
- Deuxième prix : 3000 \$ dans les trois catégories
- Diffusion à la chaîne culturelle FM
- Publication dans *Le Devoir* (nouvelle et poésie)

À la télévision

- Quatre prix de 2000 \$
- Diffusion dans le cadre des *Beaux Dimanches* (plus le cachet de diffusion)

Inscription

Procurez-vous le formulaire d'inscription aux bureaux de la Société Radio-Canada ou en composant le

(514) 597-7531

Date limite : 15 avril 1996

Et bonne chance!

SRC Radio et télévision LE DEVOIR

ARTS

ARTS VISUELS

Sculptures de l'absence et du quotidien

JENNIFER COUËLLE

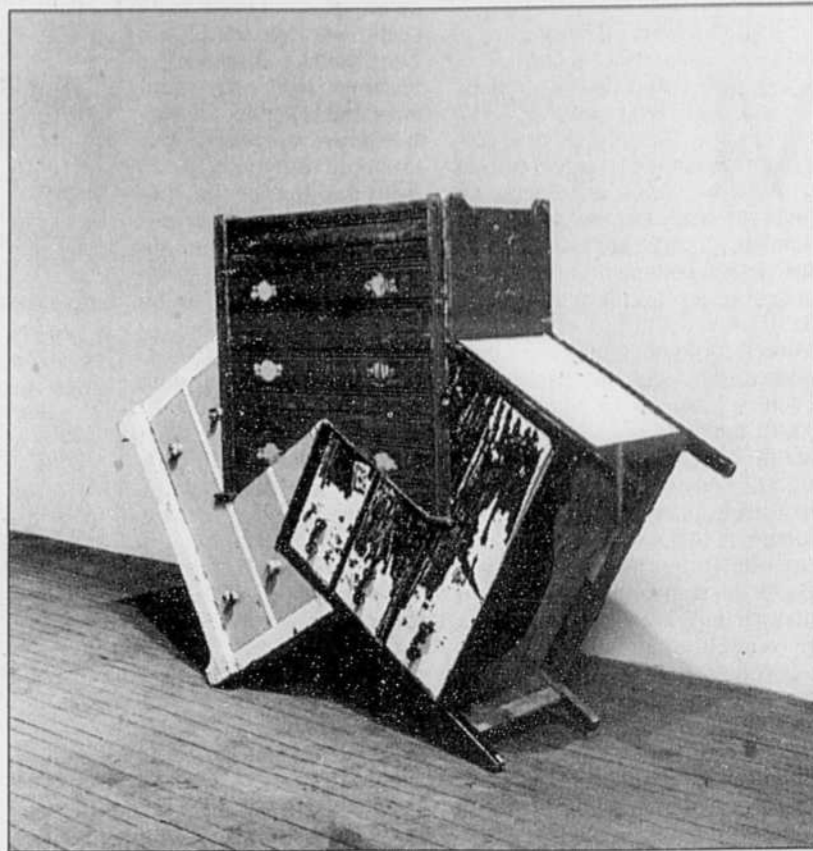
À l'image de notre époque, en mal de grandes valeurs, l'art actuel souffre d'une pauvreté d'idées collectives. Les courants esthétiques ne se succèdent plus avec la définition et la régularité auxquelles nous a habitués le modernisme, le pluralisme artistique a emboîté le pas et le paysage des arts visuels est éclaté comme jamais auparavant il ne l'a été. Si les uns s'en plaignent, évoquant le vertige creux d'un monde sans assises ni lignes directrices, d'autres s'appliquent à mettre à profit cette nouvelle «liberté». C'est le cas, notamment, du jeune artiste allemand de plus en plus convoité Stephan Balkenhol, qui tire son épingle du jeu en proposant une relecture de la figure en sculpture. Un surprenant dialogue entre tradition et innovation que l'exposition audacieuse, pince-sans-rire merci, *Stephan Balkenhol: sculptures et dessins*, en place depuis peu dans les salles d'art contemporain du Musée des beaux-arts de Montréal.

Organisée par Neil Benzeira du Hirshhorn Museum and Sculpture Garden, Smithsonian Institution de Washington, D. C., où elle fut présentée avant sa venue à Montréal, cette exposition réunissant une trentaine de sculptures sur bois et deux séries de dessins réalisés au cours des dix dernières années nous plonge dans un étrange univers peuplé d'animaux, d'hommes et

de femmes ordinaires qui nous attirent et nous interdisent tout à la fois. Un univers ciselé et coloré qui se joue des conventions d'échelle et où sérieux et ludisme ne sont qu'apparences dissimulées sous l'appât d'un style réaliste. Devant les bustes monumentaux d'un homme et d'une femme, on croit reconnaître l'importance, mais à scruter les visages, on n'y retrouve qu'absence, qu'une anonyme présence générique. De la même manière, à la vue du petit homme jouant avec des lions ou de son suzie assis sur un escargot, on croit à l'humour, mais à bien y voir, le sourire est impassible. Puis en raison sans doute de la qualité presque vivante du bois et de l'honneur singulier que lui rend Balkenhol, on ne lâche jamais tout à fait prise, on continue à chercher la brèche dans ces figures fermées.

Les enjeux sont semblables avec la suite impressionnante de têtes en reliefs où les sujets représentés ressemblent davantage à des figurants interchangeables d'une humanité sans âge et sans âme qu'à des individus dignes d'un regard. Si ces œuvres fascinent, particulièrement celle de la tribu amusée de palmipèdes, cela tient surtout de leur charme. La capacité de déstabiliser, elles ne connaissent pas. Il faut croire que Balkenhol est à son meilleur lorsque l'être humain, même muet, est de la partie.

Et si ce sculpteur n'adhère pas aux leçons de l'art conceptuel et minimaliste de rigueur en Europe comme ici au moment où il fit ses études à l'Académie des beaux-arts de Hambourg dans les années 1970, il ne les ignore pas pour autant. Car sous des allures de sculpture classique, sans faire dans le minimalisme, il y emprunte le vocabulaire, dont la répétition du motif — notamment avec le petit homme au pantalon noir et à la chemise blanche —, la simplification de la forme et les couleurs monochromes. Quant au langage conceptuel, sans y être fidèle, il en imite les détours, dont le principal est d'avoir recours à la figure et à son pouvoir d'attraction (sans parler de celui du matériau) pour mieux dévier notre rapport au familier. Bref, pour nous surprendre dans nos attentes. Ne serait-ce que



S. T., une œuvre de Mario Duchesneau.

pour cela, cette exposition, qui se serait mieux portée sans l'inclusion de la sporadique série de croquis style école aux traits blancs sur fond noir, est à voir.

MARIO DUCHESNEAU
Galerie Clark
1591, rue Clark, 2^e étage
Jusqu'au 3 mars

Prendre acte des dérives d'un environnement on ne peut plus familier, se réconcilier avec les revers inattendus du paysage domestique, c'est à cela que nous invite le sculpteur Mario Duchesneau avec ses assemblages de «passés intérieurs» en place actuellement à la Galerie Clark. Une démarche à souhait cohérente que celle de cet artiste montréalais qui fit jadis dans le monde à l'envers de commodes plafonniers pleuvant des vêtements, dans des mangeoires d'oiseaux montées en forme d'habitat à échelle humaine, avant de poursuivre ici sa lubie avec de nouvelles variations sur le thème de la maison.

Objets et mobilier récupérés, combinés, dans certains cas, à des pièces fabriquées aux essences de chêne et de tilleul, sont au menu de cette exposition au titre une fois de plus latin *Objecticus Domesticum* (décidément, la manie tient bon dans le milieu des arts visuels... tant qu'à faire dans les références savantes, un peu de grec ferait changement, non?). On y re-

trouve six sculptures récentes de dimensions imposantes et de facture brute qui font s'éclater le quotidien en des formes, pour la plupart et dans le meilleur des cas, denses et concentriques.

Que font la nuit, pendant que dort le bon monde, les commodes, coiffeuses, bahuts et contenants à farine, à sucre et à café? Au foyer Duchesneau, ils s'imbriquent et s'oublient. Ils deviennent des figures de style anonymes et publiques démunies de leurs fonctions attirées et privées. En fait, ils deviennent tout bonnement des œuvres d'art. Des œuvres qui, bien qu'a priori espègles, sont traversées d'un sentiment doux-amer de mélancolie. Ainsi, dans *S.T.*, où trois commodes rebranchées se lovent en une structure à huit pattes, une surface et quatre tiroirs intacts, la présence de peinture écaillée et les résidus d'autocollants fétiches donnant à voir des joueurs de football, une belle américaine aux plumes multicolores, des champions de karaté et encore, évoquent à la fois l'existence et les inévitables finitudes de la vie domestique. Ici, comme ailleurs, ce sculpteur de meubles usagés s'apparente au néo-minimalisme, notamment celui qui pratique la Colombienne Doris Salcedo, qui remplit religieusement de béton les espaces vides (tiroirs, étagères) de ses vieux meubles. Cependant, tandis que Salcedo souligne la détresse de ses objets abandonnés, Duchesneau réoriente la sienne vers une forme étrange d'allégresse.

Autres sculptures plutôt réussies de cet ensemble, l'agglomération de commodes fixée au mur en forme de losange, avec à son centre un espace vide épousant la même géométrie; le quadrillage stellaire fait d'emboitements de contenants métalliques aux teintes jaune-vert frigidaires, beige et marron simili-bois et l'élevation d'apparence précaire, sorte de tour de Pise, de vieilles coiffeuses fanées et enchevêtrées chapeautés de leurs glaces. Celles-ci se distinguent par leur simplicité, leur cohésion plastique et l'habileté avec laquelle elles conjuguent des langages émotif et minimaliste. Quant aux constructions verticales *Flux et Et Reflux*, où le mobilier et les éléments récupérés cohabitent avec des objets fabriqués, il n'y a pas de quoi s'attarder. Ces assemblages aux formes et matériaux divers dont la juxtaposition n'est pas des plus heureuses appellent tantôt une variété datée d'esthétique surréaliste et tantôt les dédales d'un enfant qui s'amuse. Visiblement, la force de Duchesneau est dans sa maîtrise et son acuité de vision d'un langage plastique simplifié, où la reprise du même motif devient synonyme de son ampleur comme de son impact. Un artiste qui a du coffre.



STEPHAN BALKENHOL
Musée des beaux-arts de Montréal
Pavillon
Jean-Noël Desmarais
1380, rue Sherbrooke Ouest
Jusqu'au 26 mai

Petit homme sur une girafe, une œuvre de Stephan Balkenhol.

SOURCE MBAM

Projet Créa du Centre de céramique Bonsecours

ABYSSES

FRANCINE PRÉVOST CHRISTIANE PAQUIN
JULIE DUROCHER

Vernissage aujourd'hui de 15h00 à 18h00

DU 24 FÉVRIER AU 16 MARS

Local 424
372, rue Sainte-Catherine ouest
Montréal, tél.: 393-8248
du mercredi au samedi de 12h00 à 17h30

Nous remercions le Ministère de la Culture du Québec et la Compagnie de produits céramique SIAL

la galerie d'art Stewart Hall
Centre culturel de Pointe-Claire
176, Bord du Lac, Pointe-Claire, 630-1254

du 24 février au 31 mars 1996

Voir clair: photographies par Orest Semchishen

Une exposition itinérante réalisée par le Musée canadien de la photographie contemporaine, affilié au Musée des beaux-arts du Canada

Entrée libre • Accessible par ascenseur
HORAIRE DE LA GALERIE:
du lundi au vendredi, de 14 h à 17 h
lundi et mercredi soirs, de 19 h à 21 h
samedi et dimanche, de 13 h à 17 h

A LA LUNE du DEVOIR,

UNE SOCIÉTÉ en évolution

MUSÉE PIERRE-BOUCHER
SÉMINAIRE ST-JOSEPH 858, RUE LAVIOLETTE TROIS-RIVIÈRES

À visiter: l'exposition du journal **Le Devoir**
Du 21 janvier au 26 février 1996
Du mardi au dimanche 13h30 à 16h30 et 19h à 21h
(Groupes scolaires: du lundi au vendredi, 8h30 à 12h et 13h à 16h)

Pour renseignements: (819) 376-4459

Les partenaires des réalisations de *Le Devoir*:

Hydro Québec, Micro-Intel, Université de Québec à Montréal, Patrimoine canadien, Ville de Montréal

Concours s'adressant aux ARTISTES EN ARTS VISUELS

2^e prix Pierre Ayot

VILLE DE MONTRÉAL-AGAC

...qui œuvrent en peinture, estampe, dessin, illustration, photographie ou tout autre médium s'apparentant au 2D.

Le prix comprend:

- une bourse de 3 000 \$ offerte au lauréat;
- un budget de 2 500 \$ pour l'organisation d'une exposition solo;
- l'acquisition, par la Ville de Montréal, d'une œuvre du lauréat.

Dates limites de présentation des dossiers:
pour les expositions du printemps 1996: avant le 1^{er} mars 1996.
pour les expositions de l'été et de l'automne: avant le 1^{er} mai 1996

Ceci afin d'organiser le calendrier de visite du jury.

2^e prix Louis Comtois

VILLE DE MONTRÉAL-AGAC

Le prix comprend:

- une bourse de 5 000 \$ offerte au lauréat;
- un budget de 2 500 \$ pour une exposition solo ou une autre activité de promotion;
- l'acquisition, par la Ville de Montréal, d'une œuvre du lauréat.

Date limite de présentation des dossiers:
le 4 septembre à 17 h.

AGAC tient à remercier ses commanditaires: SMOQ, DUPLESSIS, SORTIR, LE DEVOIR, etc.

GALERIE D'ART D'OUTREMONT

APPEL AUX ARTISTES PROFESSIONNELS EN ARTS VISUELS

CONCOURS DE SÉLECTION PROGRAMMATION 1997

VOTRE DOSSIER DOIT COMPRENDRE:

- dix (10) diapositives identifiées d'un point rouge au coin inférieur gauche
- un texte sur votre démarche artistique ou sur le projet d'exposition
- un curriculum vitae abrégé
- une enveloppe pré-adressée et affranchie

Les dossiers incomplets ne seront pas retenus

Nous offrons aux artistes professionnels qui soumettent leur candidature la possibilité de réaliser une exposition itinérante dans deux lieux de diffusion supplémentaires, soit les municipalités de Verdun et Saint-Léonard.

DATE LIMITE: LE 29 MARS 1996

Dossiers d'artistes, Ville d'Outremont
215, av. de L'Épée
Outremont (Québec) H2V 3T3

RENSEIGNEMENTS: 495-7419

LES ARTS

ARTS VISUELS

Peinture et art de la tache

JENNIFER COUËLLE

SUZELLE LEVASSEUR
Galerie Eric Devlin
460, rue Sainte-Catherine Ouest
espace 403. Jusqu'au 2 mars

Depuis plus de vingt ans maintenant, la peinture de Suzelle Levasseur évolue avec assurance au rythme d'une valse-hésitation entre abstraction et figuration.

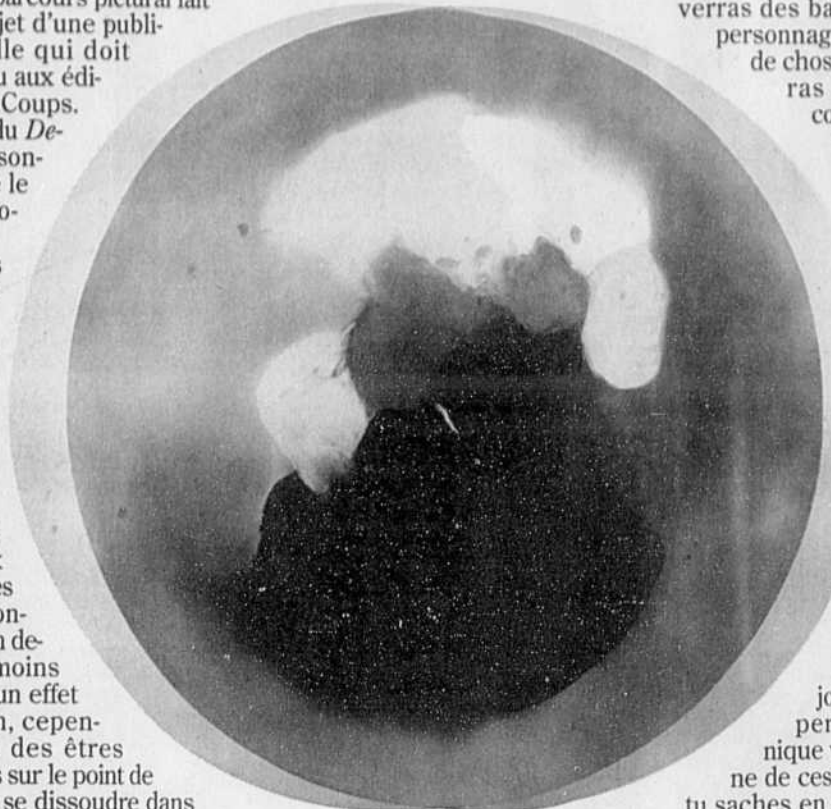
L'artiste nous revient après deux ans d'absence solo sur la scène des arts visuels avec une exposition d'œuvres récentes à la Galerie Eric Devlin. Tandis que les enjeux picturaux demeurent essentiellement les mêmes, le support perd ses angles au profit d'une surface tout en rondeur qui accentue le petit côté baroque des compositions polychromes de Levasseur. L'effet coupole s'affirme, donc, avec ici une dizaine de toiles de forme circulaire, dont une de dimension imposante, une œuvre sur papier en noir et blanc, également ronde comme la lune, et une autre, rebelle celle-là, longiligne et horizontale, sorte de frise en blanc et gris.

Elle sut plaire tantôt aux uns par la présence affective et psychologique de ses figures aussi informelles qu'effarouchées — ses «petits monstres errants», comme les a déjà qualifiés l'historien et critique d'art René Payant — qui peuplent dans la solitude ses toiles vaporeuses, et fit le bonheur des autres par ses images structurées de taches et de tensions, par des représentations se prêtant d'emblée à une lecture formaliste. Jouissant d'une importante fortune critique dans les années 1980, alors qu'elle se démarquait de la tendance paysagiste comme de la fougère néo-expressionniste et de la sensibilité à la fois éthérée et éviscérée de la nouvelle figuration, qui donnaient alors le pas, tout éclaté qu'il était, à la jeune peinture québécoise, cette peintre montréalaise persiste. L'évo-

lution de son parcours pictural fait d'ailleurs l'objet d'une publication visuelle qui doit sortir sous peu aux éditions Les 400 Coups. La directrice du Devoir, Lise Bissonnette, y signe le texte d'introduction.

Si au fil des ans les petits personnages de l'angoisse apprivoisée de Levasseur ont perdu bras, jambes et corps pour se confondre de leurs seuls visages aux masses colorées de leur environnement, ils n'en demeurent pas moins présents. Par un effet de raréfaction, cependant, comme des êtres plus que jamais sur le point de disparaître, de se dissoudre dans une immensité picturale croissante.

On attend donc la prochaine exposition de Levasseur pour voir si la tendance progressivement plastique de sa démarche se maintient. Jusqu'à présent, c'est vers l'abstraction que semble peser le poids dans la balance. Notamment, dans ce cas-ci, avec une facture un tant soit peu plus empatée. D'une manière ou d'une autre, par un retour de balancier inattendu vers la figure, par un pas définitif dans le camp du «point, ligne, plan» ou par un renouvellement, avec mordant s'il vous plaît, de leur cohabitation, il serait heureux de voir cette artiste dépasser son lyrisme à la française qu'elle maîtrise à souhait depuis déjà longtemps. Car si cette peinture, de qualité du reste, est agréable pour l'œil, elle n'offre à l'esprit aucun défi.



SOURCE GALERIE ERIC DEVLIN
Tondo n° 369, une huile sur toile réalisée en 1995 par Suzelle Levasseur.

MICHEL BOULANGER
Galerie Christiane Chassay
372, rue Sainte-Catherine Ouest, espace 418. Jusqu'au 16 mars

Dans son célèbre *Traité* (de la peinture), Léonard de Vinci et son esprit romantique recommandaient que le regard s'attarde pour observer les taches d'humidité sur les murs ou sur les pierres de colorations variées. «Si tu dois imaginer une scène quelconque, a-t-il écrit, tu arriveras à y découvrir l'image de paysages extraordinaires, ornés de toute sorte de montagnes, de ruines, de rochers, de bois [...] ou bien tu y

verras des batailles et d'étranges personnages [...] et une infinité de choses auxquelles tu pourras donner leur forme convenable et achevée.»

Pour ceux qui auraient éprouvé quelque difficulté à trouver la forme par les voies du hasard, le peintre bien de ce siècle Michel Boulanger affirme dans son traité de dessin, où on ne rit plus mais on s'esclaffe, tant son clin d'œil à la mobilisation des masses qu'il dément dans son œuvre est insistant, que «L'Art de la nuée t'offre aujourd'hui l'occasion de percer à jour la mécanique véritablement à l'origine de ces taches, ceci pour que tu saches en produire à volonté et ce, avec un maximum de vraisemblance». Et si toutefois vous êtes de ceux qui croient reconnaître dans les nuages l'incarnation du chaos, maître Boulanger vous trompera assurément. «Le chaos n'existe pas, dira-t-il, si par ce mot tu désignes la brutalité livrée au hasard le plus absolu. Tu nommes chaos ce que tu n'as pas réussi à dessiner et, par extension, ce que tu n'as pas réussi à expliquer.»

Dans une exposition d'œuvres récentes en place actuellement à la Galerie Christiane Chassay, occasion à laquelle fut publiée l'ascétique raiillerie *L'Art de la Nuée*, Boulanger remet en question l'apparition et la disparition de la forme avec une série de six peintures, dont quatre de dimensions plutôt grandes et de teintes sombres, et cinq des fins des-

seins qui ont servi à illustrer sa persiflante théorie. Dans la quiétude de l'espace illusionniste de paysages boisés, notre œil emprunte le chemin *a priori* familier d'une représentation réaliste avec profondeur et ligne d'horizon. Mais la promenade, suivant la volonté de l'artiste, est écourtée. De la forêt émergent soudainement des damnés et des innocents à la Rubens comme des Donald Duck à la Disney. Ailleurs, dans *L'Impossible Verticale*, seule toile qui n'est pas ici tricotée de feuilles, des

joueurs de football surgissent des nuées qui tombent en grappes contre un ciel.

Cette production s'inscrit dans les considérations actuelles sur les enjeux derrière les phénomènes de perception comme sur la nécessité d'apprendre à reconnaître et admettre l'existence de forces instables — démarche que cet artiste d'ailleurs poursuit de façon singulière depuis déjà quelques années. Une peinture d'abord et avant tout d'idées.



PHOTO MICHEL BOULANGER
«Le chaos n'existe pas, dira Michel Boulanger, si par ce mot tu désignes la brutalité livrée au hasard le plus absolu. Tu nommes chaos ce que tu n'as pas réussi à dessiner et, par extension, ce que tu n'as pas réussi à expliquer.» Ci-haut, *Refuge près de Chute-aux-Damnés*.

CIRCA
372, rue Sainte-Catherine ouest # 444
Montréal, H3B 1A2 Tél.: 393-8248 Fax.: 393-3803

APPEL DE DOSSIERS D'ARTISTES
Programmation septembre 1996 à août 1997
Date limite de réception: 1^{er} avril

Nous faire parvenir votre Curriculum Vitae
Maximum de 20 diapositives avec descriptions
Texte sur votre démarche
Description de votre projet
Enveloppe de retour affranchie

CIRCA
LISSETTE LEMIEUX
Vernissage le samedi 24 février de 15h00 à 18h00

JUSQU'AU 30 MARS 1996

372, rue Sainte-Catherine ouest # 444 Tél. : 393-8248
du mercredi au samedi de 12h00 à 17h30

Le Centre d'exposition Circa remercie le Conseil des Arts et des lettres du Québec et le Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal.

Voir autrement
Stan Douglas

Les délires mécaniques de
Kim Adams

Jusqu'au 7 avril 1996. Mardi au dimanche de 11 h à 18 h; mercredi de 11 h à 21 h.
Métro Place-des-Arts Renseignements : (514) 847-6212

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

ARCHAMBAULT Deere, c'est tout dire

ASSOCIATION DES GALERIES D'ART CONTEMPORAIN (MONTRÉAL)
324, boulevard Saint-Joseph Est, Montréal (514) 843-3334

Services offerts au public:

- CEOA (Centre d'évaluation d'œuvres d'art)
- Accessible sur Libertel : http://www.libertel.montréal.qc.ca/info/Ass_galleries/

LA GUILDE GRAPHIQUE
ALAIN PRILLARD • RICHARD LACROIX
JUSQU'AU 3 MARS

TOBIE STEINHOUSE
SIMONE ET HENRI JEAN
DU 5 AU 31 MARS

LA GUILDE GRAPHIQUE, 9, rue Saint-Paul Ouest, Vieux-Montréal Tél: (514) 844-3438
Du mardi au samedi ouvert de 10 h à 18 h Dimanche de 12 h à 17 h Fermé le lundi

Estampe Plus
Odette Théberge
«Espaces pressentis»
Élaine Boily
«Voyage espace-temps»
Jusqu'au 14 mars
49, rue St-Pierre Québec 694-1303

GALERIE
ELENA LEE VERRE D'ART
«VERRE MOULÉ»
**JEFF GOODMAN
ANDREW KUNTZ
DONALD ROBERTSON**
Du 5 au 26 mars 1996
1428 OUEST, SHERBROOKE
MONTRÉAL (QUÉBEC) H3G 1K4
Du mardi au vendredi de 11 h à 18 h,
le samedi de 11 h à 17 h
Tél.: (514) 844-6009 • Fax: (514) 844-1335

Suzelle Levasseur et Ramsá
Jusqu'au 2 mars

Galerie Eric Devlin
460, Sainte-Catherine Ouest
Espace 403
Montréal H3B 1A7
Tél.: 514-866-6272
Fax: 514-866-7284
Du mercredi au vendredi de 12 h à 18 h,
le samedi de 12 h à 17 h
Avec la participation
du ministère de la Culture du Québec

SYLVAIN COUSINEAU
JUSQU'AU 6 MARS

LESLIE REID
DU 8 AU 27 MARS
VERNISSAGE LE 10 MARS

FRANCE CHOINIÈRE
DU 29 MARS AU 10 AVR.
VERNISSAGE LE 31 MARS

GALERIE
L'AUTRE ÉQUIVOQUE
333, RUE CUMBERLAND
OTTAWA
TÉL: (613) 789-7145
Du lundi au samedi de 10 h à 17 h 30,
le dimanche de 13 h à 17 h 30

GALERIE TROIS POINTS
JOCELYNE AUMONT

«Paysages limitrophes»
**ANNE BERTOIN • JUDITH BERRY
JENNIFER WALTON**
Jusqu'au 2 mars

SUZANNE DUBUC
Du 9 mars au 6 avril

372, rue Sainte-Catherine O., suite 520
Montréal
Tél: (514) 866-8008
Du mercredi au vendredi de 12 h à 18 h,
le samedi de 12 h à 17 h

LUC BÉLAND
Allegoricaménte
vòstro
Du 8 février au 9 mars 1996

GALERIE GRAFF
963, Rachel Est, Montréal, Qc H2J 2J4
tél. : (514) 526-2616

**COMTOIS, FLEURY,
FOX, J.P. JÉRÔME,
GAUTHIER-MITCHELL,
LECLAIRE,
LETENDRE, McEWEN,
MORIN, STEWART**
DU 17 FÉVRIER AU 5 MARS

WADDINGTON & GORCE
2155, rue Mackay
Montréal, Québec
Canada H3G 2J2
Tél.: (514) 847-1112
Fax: (514) 847-1113
Du mardi au vendredi de 9 h 30 à 17 h 30,
le samedi de 10 h à 17 h

Exposition de la collection permanente
K. Appel, L. Bélisle, Jordi Bonet, P.E. Borduas, M. Chagall, J. Dallaire, M. Ferron, L. Feito, F. Leduc, J. McEwen, A. Pellan, J.P. Riopelle, G. Molinari, E. Carr, C. Tousignant et plusieurs autres
24 février, Art Showcase : exposition et vente de maîtres canadiens des successions et collections privées

Galerie d'Arts Contemporains
2122, rue Crescent Montréal Tél: (514) 844-6711
Du lundi au vendredi de 10 h à 18 h, le samedi de 10 h à 17 h

**Michel Boulanger
Lucie Duval**
Jusqu'au 16 mars

GALERIE CHRISTIANE CHASSAY
372, rue Sainte-Catherine Ouest, Salle 418, Montréal H3B 1A2, Tél. + télécopieur: 514 875-0071

**ARCHITETTURA
E
POESIA**
Ginette Déziel
Jusqu'au 9 mars

GALERIE
Lilian Rodriguez
3886, rue Saint-Hubert
Montréal
Renseignements :
281-8556

jean-paul riopelle
Les plus belles estampes
1966-1995
Du 6 mars au 20 avril

GALERIE SIMON BLAIS
4521, rue Clark Montréal - 849-1165 Du mardi au samedi de 10 h à 17 h

JUSQU'AU 28 FÉVRIER
DAVID MOORE
Sculptures et dessins

DU 1^{er} AU 20 MARS
DOUGAL DEWES
Dessins

DU 22 MARS AU 14 AVRIL
FRANCINE SIMONIN
Peintures

Galerie Madeleine Lacerte
1, côte Dinan, Québec, Qc Tél.: 1.418.692.1566

niverin-arlogos
ART CONTEMPORAIN

JEAN-MICHEL CORREIRA
Jusqu'au 28 février 1996

197, Chemin du Lac d'Argent, Eastman (Québec) JOE 1P0 Tél.: 514-297-4646
Du jeudi au dimanche de 13 h 30 à 17 h 30

CLAUDI MATZKO
Jusqu'au 2 mars

GALERIE RENÉ BLOUIN
372 OUEST, RUE STE-CATHERINE, CH. 501
MONTRÉAL TÉL.: (514) 393-9969

JOHN HEWARD - Dernière journée
PIERRE BRUNEAU
Axe Néo-7, Hull, à compter du 25 février
Centre d'art Passages, Troyes (France), à compter du 13 mars
Durant cette période, la galerie Yves Le Roux sera ouverte sur rendez-vous seulement.

Galerie Yves Le Roux
5505, boul. Saint-Laurent, espace 4136, Montréal Tél: 495-1860 Fax: 495-1860

ABCH devient ABCP

■ La «vieux» firme montréalaise Tétrault, Parent, Languedoc s'est occupée de l'aspect technique du projet Andrée-Perreault... et en a perdu un joueur. Son associé **Serge Perras**, pris d'affection pour ABC, a décidé de remplacer M. Henderson (parti à la retraite) aux côtés des trois jeunes de Saint-Hyacinthe. M. Perras se définit lui-même comme un «vieux routier de la pratique». Chez Jodoin, Lamarre, Pratte comme chez TPL, il a consacré presque tout son temps à la santé depuis 1972. «Mais j'avais besoin de nouveau et j'aime le discours d'ABC, qui est plus près de ma façon de voir. Ils sont parmi les leaders de la nouvelle génération et je suis fier de participer. Moi, je leur apporte l'expérience, le côté technique, marketing, et eux, ils sont la créativité.» Selon M. Perras, les firmes établies ne comprennent pas assez qu'il faut désormais tenir compte des exigences en qualité d'une clientèle de donneurs d'ouvrage plus jeune et plus informée. «À Andrée-Perreault, le niveau d'échange avec les utilisateurs a été excellent du début à la fin. L'idéal serait qu'on ait une autre commande du même type pour continuer la démarche.»

Félicitations!

■ L'architecte de Québec **Pierre Thibault** vient de remporter le prix Ron Thom, offert par le Conseil des arts du Canada et les amis de Ron Thom à tous les deux ans. Attribué par jury, ce prix (et son chèque de 10 000 \$) veut encourager un architecte en début de carrière «qui fait preuve d'un talent créateur et d'un potentiel exceptionnels en design architectural». Créateur d'une forte originalité, M. Thibault n'a que peu de projets en marche. On le déplore, d'autant plus lorsqu'on sait que son seul bâtiment construit de 1995, soit le toit du théâtre de la Dame de cœur, vient de remporter une mention d'excellence aux prestigieux prix de la revue *Progressive Architecture* de 1996 (parmi 800 candidats, dont Richard Meier et Steven Holl).
Autres récompenses pour des Québécois: les prix de la revue *Canadian Architecture* pour **Anne Carrier**, avec la Maison de la culture de Matane, et pour **Saucier+Perrotte** pour la ralonge à venir de la faculté d'aménagement de l'Université de Montréal. Deux bâtisses dans le style néomoderniste qu'affectionnent toujours particulièrement les jurys de *Canadian Architecture*, mais aussi, il faut le souligner, deux projets issus et gagnants de concours en architecture...

Parlant de *Progressive Architecture*, versons une larme sur sa mort, puisqu'elle vient d'être rachetée par la revue corporative *Architecture*. P/A était l'un des rares lieux de réflexion et de débat sur la profession aux États-Unis et, par le moyen de ses prix annuels, elle savait défendre une architecture novatrice qui n'aura plus guère de porte-voix. C'est bien triste et bien inquiétant.

FORMES

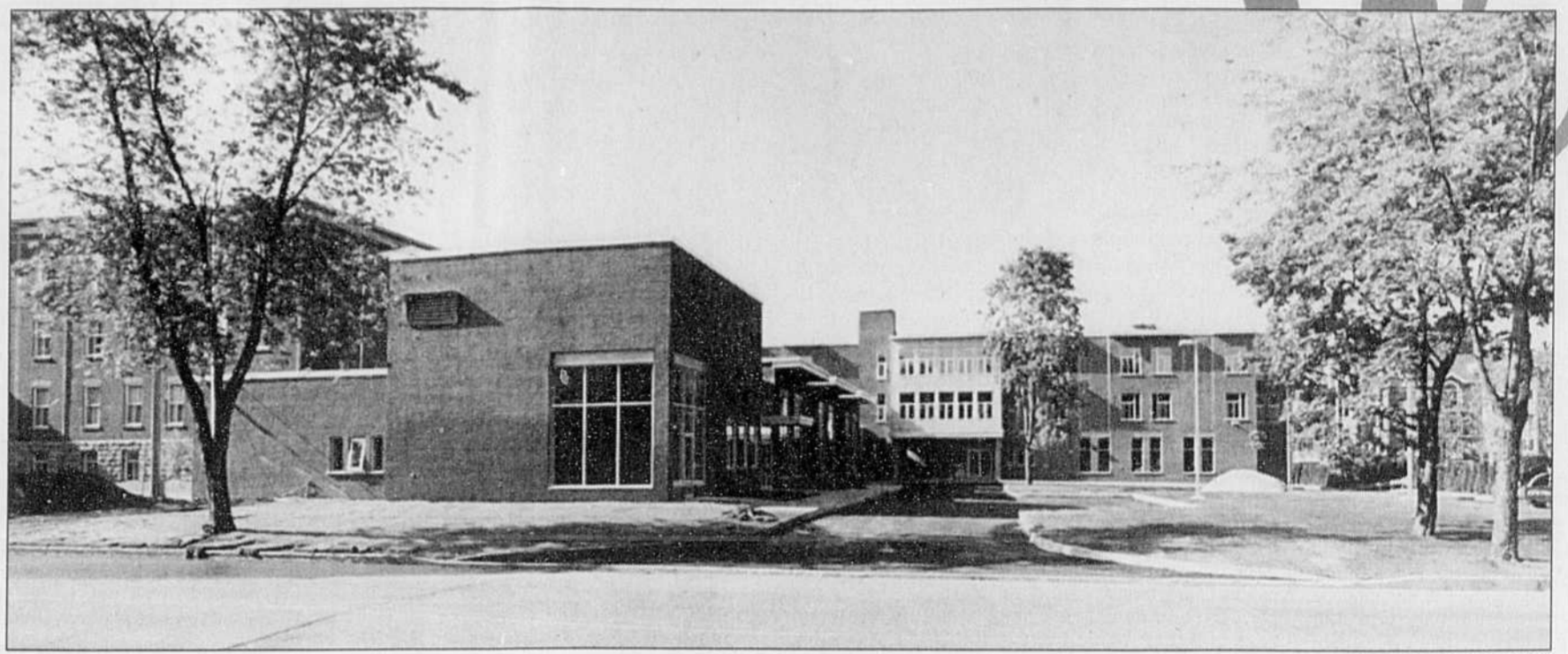


PHOTO FRANÇOIS BASTIEN

Le dernier salon où l'on cause

Petit lexique à l'usage des non-initiés

En argot = en français

Sucrer des fraises = devenir sénile

Bénéficiaire = personne qui réside au centre et bénéficie des services qui y sont prodigués (généreusement par notre bon gouvernement-providence)

Confus, désorienté = gâteux

En perte d'autonomie = de moins en moins capable de marcher, de prendre son bain, etc., sans l'aide d'une autre personne

SOPHIE GIRONNAY

■ Au Centre d'hébergement Andrée-Perreault pour personnes âgées, à Saint-Hyacinthe, quand on «sucré des fraises», c'est au champagne! Du moins est-ce de cette manière que l'on a célébré la première étape de la construction. Car il y avait de quoi fêter. Pouvoir quitter la Villa des frères — en activité depuis plus de trente ans mais devenue vétuste et inadaptée — et déménager ses 64 résidents dans un immeuble neuf, c'était déjà un coup de chance.

Mais en plus, ce bâtiment-là, on allait l'aimer, on le savait, parce que tout le monde y avait mis sa brique, au coude à coude avec les architectes.

«Avant même de nous pencher sur les tables à dessin, explique **Alain Bergeron**, de la firme ABCP, nous avions tenu à mettre sur pied des séances de réunion-mélanges avec des représentants de tous les services, qui, eux-mêmes, en parlaient avec les bénéficiaires.» De réunion en discussion, un but clair s'était précisé: il fallait créer un «milieu de vie» qui n'ait surtout pas l'air d'un hôpital mais plutôt de quelque chose comme un hôtel sympa.

«Et c'est réussi», dit **Lucille Messier**, six mois après son installation. À cause de la hauteur des pièces, de la couleur qui est bien choisie. Le mobilier de la chambre, ça, c'est formidable: dans mon fauteuil roulant, j'ai tout à portée...»

Et son voisin d'étage **Rosaire Gauvin** d'opiner: «Oh, pour moi, c'est numéro un. À la Villa des frères, j'avais peur du feu tout le temps, ça me fatiguait. Ici, je dors tranquille.» Un sentiment de sécurité bien nécessaire, et bien légitime, puisque la bâtisse, quoique habillée de briques, a une structure en béton, ordre du ministère...

Hospitalité très hospitalière

La plupart des 252 centres publics du Québec (financés par le ministère de la Santé, par opposition aux centres privés, de taille et de luxe variables) ont été bâtis dans les années 1975 à 1985, pour de jeunes vieux dans le style âge d'or. Mais l'or a terni, et les centres dits «d'hébergement et de soins prolongés» sont de plus en plus réservés à ceux qu'un handicap physique ou mental empêche de vivre seuls. En langage de fonctionnaire, on dit que «les bénéficiaires sont en perte d'autonomie et nécessitent en moyenne trois heures-soins par personne par jour». Quand ils tombent gravement malades, on les



PHOTOS ALAIN LAFOREST

soigne sur place le plus longtemps possible — «virage ambulatoire» oblige — plutôt que de les expédier à l'hôpital comme avant.

Bref, qu'ils rénovent ou bâtissent neuf, les architectes doivent ou devront relever partout le même défi, soit allier au confort d'un établissement presque hospitalier l'apparence d'un lieu où l'on vit — rit, pleure, joue, tombe en amour ou brise des cœurs, et finit son règne — pendant quinze, vingt, souvent même trente ans!

Dans les centres de l'ère moderne, marchettes et fauteuils roulants font un élégant ballet dans de vastes couloirs; mains courantes filent au long des murs; les baignoires géantes ne sont utilisées qu'en présence d'experts et les salles d'ergo et de physio attendent le client.

«C'est à force d'additionner tous ces équipements, les protège-murs, etc., qu'on finit par créer un décor d'hôpital», dit M. Bergeron. Aussi avons-nous remplacé, chaque fois que c'était possible, les objets standards par du fait-maison, et pour pas plus cher.» Du bois partout, beaucoup de couleurs (qui aident les résidents à retrouver leur étage instinctivement, sans avoir à se repérer par flèches ou numéros) sont les éléments qui ont contribué à humaniser le décor.

L'expérience du Centre Andrée-Perreault est-elle exemplaire pour autant? Oui, surtout à cause de la procédure qui a permis d'impliquer le client à toutes les étapes, depuis la conception jusqu'au dernier clou. L'ergothérapeute **Josée Métivier**, issue du milieu, a même été détachée tout une année pour être conseillère à la construction. Avec son aide, une foule de détails essentiels — de ces «détails» qui font tout — ont pu être élaborés. Ainsi, cet-

te douche qui ne mouille pas l'accompagnateur et qui permet au bénéficiaire de s'appuyer, debout, sur des accoudoirs. «Ça paraît bête», explique Josée, mais rien de semblable n'existait déjà sur le marché. Il a fallu l'inventer.»

Dans cet univers très spécialisé, tant de connaissances sont nécessaires pour créer un home confortable! «Par exemple», explique l'architecte, «une personne atteinte de Parkinson panique lorsqu'elle doit franchir un dessin au sol de couleur marquée, d'où notre choix de parquets unis. Aussi, les personnes âgées ont l'œil qui s'adapte moins vite aux changements de lumière. Donc, même si on a mis des fenêtres au bout des couloirs, elles ne donnent jamais directement sur le ciel, pour ne pas aveugler.»



Et l'architecture?

Être à l'écoute des besoins du client, c'est bien, mais est-ce suffisant? Car la conception architecturale et les plans d'ensemble du Centre Andrée-Perreault n'ont pas vraiment la qualité d'innovation à laquelle le jeune bureau maskoutain d'ABCP nous avait habitués. À l'École professionnelle de Saint-Hyacinthe comme à la petite église de Saint-Rémi-de-Tingwick, par exemple, Sylvain Allaire, Alain Bergeron et Guy Couchesnes avaient complètement remis à plat le programme et replacé tous les éléments requis dans une combinaison vraiment neuve.

«Ici», explique Alain Bergeron, «le site était très contraignant. Et notre priorité a été de placer le bâtiment de façon à ce que n'importe qui puisse aller se promener au fond du terrain en sachant que

s'il a un problème, quelqu'un pourra le voir de l'intérieur. D'où cette adaptation assez classique du modèle standard dit en patte d'oie.»

Domage. Les étages des résidents, comme à l'hôpital, placent le poste de surveillance et le salon télé en pivot central, d'où partent deux ailes roides de chambres en enfilade. Le jeu sur les largeurs des corridors ménage un petit coin salon à l'embout, mais on y est quand même dans le passage. Les espaces de vie commune du rez-de-chaussée, quoique lumineux et joyeux, n'offrent guère de refuges intimes où s'isoler (à part la petite véranda). On s'y sent, à vrai dire, plus dans un hall d'école que dans un hôtel.

Par exemple, l'entrée principale se continue sans transition par la salle à manger. Quant à ladite «place publique», elle est en fait un couloir large reliant la partie résidence au centre de jour et aux salles de soins. C'est vrai que, comme dans une sorte de rue intérieure, tout le monde s'y croise — et même les habitants âgés du HLM voisin, relié par une passerelle — pour acheter au petit dépanneur, boire un café, aller chez le coiffeur. Mais l'espace n'a pas, en définitive, la qualité enveloppante d'un véritable lieu de rendez-vous. Il y avait mieux à trouver, et si je bougonne, c'est que j'en sais capable ABCP (même sous le poids des fameuses normes ministérielles, si, si!)

Ce plan d'étage présente, en revanche, l'avantage d'être si simple qu'il évite aux esprits confus de s'égarer. Au fond, l'essentiel est peut-être que les pensionnaires eux-mêmes puissent dire, comme Mme Messier: «Quand je ferme la porte de ma chambre, je me sens totalement chez moi. On ne pourrait pas rêver mieux.» Paraît-il que même les familles viennent en visite plus souvent et s'attardent plus longuement.



Que rêver de mieux, en effet!